

Intervenants et résumés des présentations
Colloque international La Tradition en contexte littéraire et culturel francophone
12, 13, 14 octobre 2026 Amphithéâtre A1 Hina Marama
15 octobre 2026 – journée culturelle
Tahiti,
Université de la Polynésie française

12 octobre 2026
PENSER LA TRADITION EN LIEN AVEC LES TERRITOIRES ET LES
ÉCOLOGIES

Conférence 1 – Samira Belyazid

Université de Moncton, campus d'Edmundston, Canada

« Traditions et modernité : un dialogue est-il possible ? »

Samira Belyazid est Professeure titulaire à l'Université de Moncton – Campus d'Edmundston (Canada), titulaire d'un doctorat obtenu à la Sorbonne (Paris Descartes). Ses recherches s'inscrivent dans le cadre de l'Analyse du discours médiatique, Transculturalité et Raciolinguistique. Parmi ses publications les plus récentes, sont parus en 2025 : *La transculturalité dans le contexte de la relation sino-africaine*, publié par le Centre de recherche des Grands Lacs d'Afrique, Université YUEXIU, Chine ; Hajri, O., Belyazid, S., « La construction de la réalité dans les discours médiatiques : le rôle des manipulations sémantiques et leur impact sur l'opinion publique », *Revue marocaine des Recherches scientifiques*, 8^e numéro.

Session 1 – Écologies vernaculaires, mémoire du vivant et résistances insulaires

Présidente de session : Sandrine Berthiaume

Communication 1 – Agnès Peysson-Zeiss

Bryn Mawr College, Pennsylvanie

« Traditions, environnement et résistances locales dans *Sargassum : Histoire d'une marée brune* »

Agnès Peysson-Zeiss est maîtresse de conférences à Bryn Mawr College (États-Unis). Elle est l'autrice de l'article « Dans la marge de la BD : génocide et résilience » paru en 2019 dans *Nouvelles Études Francophones*, et a codirigé en 2021, chez le même éditeur, le volume *Handicap et études francophones : état des lieux*, auquel elle a contribué avec le chapitre « Entre tradition et modernité : le handicap revu et corrigé ». Son travail le plus récent explore la manière dont la bande dessinée rend visibles les corps et les subjectivités marginalisées. En septembre 2024, elle publie « Entre enfermement et réinscription visuelle : les enfants albinos sortent des cases » dans *RHEI (Revue d'histoire de l'enfance irrégulière)*, aux éditions Anamosa.

Cette communication propose d'explorer le rôle central des traditions culturelles caribéennes dans l'élaboration de pistes de réflexion et de solutions face au « fléau côtier » engendré par la prolifération des sargasses, à partir du projet collectif de bande dessinée *Sargassum : Histoire d'une marée brune*. En croisant les disciplines que sont

littérature, écologie et anthropologie culturelle et en inscrivant cette réflexion dans le cadre éthique du « s'aimer la terre », cher à Malcom Ferdinand et à la tradition intellectuelle dont il est issu, cette présentation interrogera les rôles des récits graphiques dans la compréhension et la transformation des enjeux environnementaux contemporains.

Sargassum, qui met en scène les bouleversements écologiques et sociaux engendrés par cette pollution, vise à trouver une réconciliation de l'humain avec l'écosystème qui l'entoure et à imaginer des solutions avec les communautés autochtones menacées par les changements environnementaux. À travers une lecture croisée des contributions des scénaristes, des dessinateurs et des scientifiques, ancrée dans les territoires directement affectés, nous analyserons la manière dont l'ouvrage articule mémoire collective, savoirs locaux et enjeux environnementaux contemporains « pour rendre l'équilibre nécessaire à la survie de notre planète (préface 5) ». Nous examinerons également la manière dont l'ouvrage met en lumière les réponses locales à cette crise. De plus, cette communication s'interrogera sur la vulnérabilité des économies insulaires face à cette invasion, tout en illustrant comment les acteurs culturels et scientifiques du débat puisent dans les ressources du locus régional pour imaginer et construire un avenir solidaire et durable. Nous rentrerons dans ces cases, espaces de dialogue et d'expérimentation, créées par la bande dessinée qui invite les publics à imaginer des réponses situées dans la crise écologique en cours, en vue de concevoir des « univers de solutions » pour un meilleur vivre-ensemble.

Communication 2 – Séverine Rebourcet

Université de Mount Saint Vincent, New York

« Marronnage botanique : Histoire du “plus grand savant kaf de l'Île Bourbon” »

Séverine Rebourcet est Professeure associée à l'Université de Mount Saint Vincent. Ses recherches portent sur la question de l'identité et de son ancrage à l'environnement (écologique, social et culturel). Elle est spécialisée dans l'étude du hip-hop. Son dernier article – à paraître – examine le hip-hop autochtone du Québec et l'écologie décoloniale.

Cette présentation explore les différents hommages dédiés à un personnage dont la vie demeure un mystère bien qu'ayant révolutionné l'économie coloniale et postcoloniale de l'Île de La Réunion. Le discours colonial a minimisé la découverte extraordinaire et le savoir botanique d'Edmond Albius (1829-1880) qui, en 1841, a réussi manuellement la pollinisation de l'orchidée alors que plusieurs tentatives de botanistes sur l'ancien continent s'avéraient vaines ou peu efficaces pour une grande exploitation. Albius incarne l'écosystème vanille Bourbon. Dans notre étude, nous déployons cette idée d'écosystème en l'associant à la question de l'histoire de cette ancienne colonie française de l'Océan Indien. Que peut nous dévoiler la « création » de la vanille Bourbon par Albius sur les réalités esclavagistes, les résistances, et la transition politique et sociale une fois que le décret marquant l'abolition de l'esclavage est appliqué à La Réunion le 20 décembre 1848 ?

Vingt Décembre du dessinateur Téhem et du scénariste Apollo, tous deux Réunionnais d'adoption, a été publié respectivement en français en et en créole en 2024 chez Dargaud. Cette équipe n'en est pas à son premier ouvrage dédié à un épisode de l'histoire de La Réunion. Divisé en cinq chapitres suivis d'un journal d'album, *Vingt Décembre* retrace le quotidien d'Edmond et de son entourage comme par exemple son maître Charles Bellier-Beaumont et le jeune marron Héry. Les auteurs nous proposent une forme d'autofiction entremêlant biographie, encyclopédie botanique, réflexion historique sur le

passé colonial (esclavage/marronnage/« reconstruction ») de l'île et enfin l'histoire des récits illustrés à Bourbon/La Réunion. L'illustration est intrinsèquement liée à la tradition littéraire de l'île. Avec cet album, Téhem et Apollo posent naturellement la question de la mémoire, de la reconnaissance et, plus encore, celle de l'identité créole réunionnaise avec son ancrage environnemental. Enfin, dans cette présentation, nous évoquerons, en filigrane, le roman de la Réunionnaise Gaëlle Bélem, *Le Fruit le plus rare ou la vie d'Edmond Albius* (2023), qui propose une version romanesque de la vie extraordinaire de ce botaniste de génie. Ce roman a reçu le prix des Libraires et compte parmi les cinq premières recommandations littéraires dans la section roman historique du *New York Times* pour l'année 2025.

Session 2 – Tradition, modernité et conflits

Président de session : Florent Atem

Communication 3 – Jimia Boutouba

Santa Clara University, Californie

« Scènes d'exil et héritages culturels invisibilisés : Le théâtre comme espace de résistance »

Jimia Boutouba est Professeure (*full Professor*) d'Études Françaises et Francophones à l'Université de Santa Clara en Californie du Nord. Ses recherches portent sur les études postcoloniales, notamment la littérature et le cinéma du Maghreb et de la France contemporaine. Elle s'intéresse également au discours colonial français et à la problématique de l'immigration et de l'identité nationale. Ses recherches interdisciplinaires traversent le champ des études féminines, filmiques, historiques et socioculturelles. Elle a publié plusieurs articles sur le cinéma maghrébin d'inspiration féminine, sur la littérature et le cinéma issus de l'immigration, sur la guerre d'Algérie et la mémoire du 17 octobre 1961, sur les questions de terrorisme et de violences politiques telles qu'elles se traduisent dans les champs littéraires et filmiques. Plus récemment, ses recherches se sont focalisées sur la guerre d'Indochine et les processus trans-impériaux qu'elle a générés.

En novembre 2011, surgissent sur les planches de la Maison de la Culture de Grenoble des silhouettes d'hommes peu habitués aux feux des projecteurs ni aux jeux de théâtre. Dans une pièce justement intitulée *Invisibles*, Nasser Djemaï met en scène de vieux travailleurs immigrés maghrébins, ces « chibanis » aux cheveux blancs voués à l'oubli, au silence et au mépris. Présence spectrale, ils hantent les foyers Sonacotra, errent dans les cafés de banlieue, se posent sur les bancs publics sans que personne les voie ni les entende.

C'est maintenant au tour du théâtre d'être habité par ces spectres, mais non plus comme présence invisible. Car ce n'est point un théâtre d'ombres que nous propose Djemaï, mais bien une pièce vibrante de poésie où ces hommes s'animent, se parlent et nous parlent, loin des clichés qui nourrissent l'imaginaire français. Ce sont ces éclats de vie que Djemaï nous propose de découvrir, en soulignant l'ancrage de ces hommes dans la société française, leur legs à cette France peu soucieuse de leur présence ; une France qu'ils ont pourtant reconstruite, pétrie de leurs mains, remodelée à la sueur de leur front et investie de leurs langue, traditions et culture. Dans cette pièce, c'est tout un univers culturel particulier qui est éclairé d'un jour nouveau, littéralement mis en scène par l'irruption spectaculaire de ces « immigrés », qu'on découvre truculents, bavards, rieurs, querelleurs. Ici le regard et les rapports s'inversent. Les hôtes, ce sont eux. Ils nous convient dans leur

modeste intérieur, nous invitent à partager l'intimité de leur quotidien, à la découverte de leur style de vie, leurs coutumes, leur religion, leurs pratiques culturelles et les liens communautaires qu'ils ont réinventés.

Dans cette communication, je me propose d'examiner la manière dont Nasser Djemaï confère une présence scénique à l'histoire et à la culture de ces hommes qui ont vécu à l'ombre des regards et des consciences. Comment est-ce que cette représentation fait surgir un espace d'expression culturelle portée par une dramaturgie du réel et du quotidien qui inscrit un rapport nouveau à l'espace et à l'histoire nationale ? Comment traduit-elle non pas une renonciation, mais une résistance quotidienne qui s'est construite au fil du temps ?

Communication 4 – Christophe Cosker

Université de Bretagne occidentale, Brest

« Analyse des discours sur la tradition dans l'archipel des Comores »

Agrégé de Lettres Modernes et docteur en littératures francophones, **Christophe Cosker** est maître de conférences en sciences du langage à l'Université de Bretagne occidentale (Brest). Membre des laboratoires HCTI et LCF, il a signé de nombreux ouvrages de références sur Mayotte, de *Petite histoire des lettres francophones à Mayotte* (Anibwé, 2015) à *Abdou Salam Baco : le raconteur de Mayotte* (L'Harmattan, 2024).

Le but de cette communication est d'aborder la tradition dans un espace géographique qui forme un tout cohérent, culturellement sinon politiquement : l'archipel des Comores. La tradition y apparaît comme une valeur qui se caractérise notamment par le respect des anciens et l'importance de la transmission. Elle présente non seulement une dimension sociale – primat de la famille sur l'individu et importance de l'entraide, *musada* en langue vernaculaire –, mais aussi une dimension religieuse liée à l'islam sans oublier enfin une dimension culturelle, notamment littéraire, à laquelle nous souhaitons faire la part belle. Dans l'archipel des Comores, au sud-ouest de l'océan Indien, entre la Tanzanie et Madagascar, à l'entrée du canal de Mozambique, la tradition apparaît comme un objet de recherche pertinent pour l'analyse du discours. En effet, plutôt que d'étudier, de façon exogène, les discours contre une tradition réputée figée dans le passé par opposition à des discours endogènes en faveur d'une tradition garante de l'identité, héritant du passé mais ouverte au renouvellement et ferment de création, nous cherchons à penser le transfert culturel de la tradition pour la comprendre en son ordre propre dans l'archipel des Comores. Notre problème consiste donc à envisager le discours de la tradition comme un système de contraintes. Pour penser les discours de la tradition de façon relationnelle, nous proposons de distinguer et d'articuler trois types de discours de la tradition dans les îles de la lune. Le premier est celui des beaux livres. Discours à la fois verbal et iconique, la tradition y est abordée par le biais de l'image et peut-être réduite, de façon extérieure et superficielle, à un folklore. Le deuxième discours est celui de la littérature d'idée dans son extension maximale, de l'essai aux sciences humaines, dans laquelle on observe un transfert culturel de la tradition dans l'archipel des Comores, celui de l'*ada na mila*, objet d'une production assez fournie qui tente de penser la tradition comorienne face à la modernité et à la mondialisation. Le troisième et dernier type de discours que nous envisagerons est littéraire et francophone. Il présente trois configurations possibles face à la tradition : inscription de la tradition – souvent orale et populaire – dans le texte littéraire, adhésion ou opposition du texte littéraire à la tradition.

Communication 5 – Mohamed Aït-Aarab

Université de La Réunion

« De l'invention de la tradition aux traditions en conflit : enjeux littéraires dans l'espace comorien »

Mohamed Aït-Aarab est maître de conférences en langue et littérature françaises à l'Université de La Réunion et agrégé de lettres modernes, membre de l'unité de recherche DIRE (Déplacements, Identités, Regards, Écritures). Ses recherches portent sur les littératures de l'exiguïté insulaire et le polar francophone, en prêtant une attention toute particulière aux littératures issues de l'espace comorien, de La Réunion et de Tahiti. Ses travaux les plus récents comprennent « Casablanca : ville glamour ou mère dévorante ? Des représentations hollywoodiennes au nouveau cinéma urbain marocain de Nour-Eddine Lakhmari », paru dans *Géocritique des espaces littéraires et artistiques francophones*, dir. Mbaye Diouf, Limoges, PULIM, 2026 ; « L'écriture oblique dans les polars de Driss Chraïbi : rire et faire rire », paru dans *Les Littératures francophones à l'aune du populaire*, dirs. Françoise Naudillon, Christiane Ndiaye, Josias Semunjanga, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2025 ; « À l'écoute des voix subalternes de Tahiti. Paroles de femmes », paru dans *Voix subalternes, voix créatives. Explorer l'inventivité de la marge francophone*, dirs. Cécilia W. Francis et Robert Viau, Montréal, Presses Universitaires de Montréal, 2025.

La publication en 1983 (2006 pour la version française) de *L'Invention de la tradition* (Éric Hobsbawm et Terence Ranger) a ouvert un champ de réflexion extrêmement fécond pour qui souhaite interroger cette notion au prisme des questions actuelles d'historicité, d'identité, de territoire, de mémoire... À cet égard, l'archipel des Comores offre, depuis plus de cinquante ans, un exemple emblématique de l'utilisation de la tradition à des fins partisans.

La proclamation unilatérale de l'indépendance des Comores, le 6 juillet 1975, par Ahmed Abdallah Abdéramane, l'instauration du visa dit Balladur, le 18 janvier 1995 et enfin l'accès de Mayotte au statut de département français (31 mars 2011), sont les trois moments clés d'un tsunami scriptural dans lequel la tradition est sans cesse invoquée.

Avec Nassur Attoumani (*Mayotte, identité bafouée*, 2003), la double dénonciation de l'annexionnisme comorien et de l'ignorance par la France de la tradition locale, ouvre la voie à une revendication singulière, celle d'une troisième voie spécifiquement mahoraise. La tradition devient un refuge identitaire face à deux mères dévorantes.

Au contraire, des auteurs comme Chaher Mohamed Saïd Omar (*Cette terre n'est pas la mort à boire*, 2020), Salim Hatoubou (*Hamourou*, 2005), Soeuf ElBadawi (*Un dhikri pour nos morts : la rage entre les dents*, 2013) soulignent le lien quasi gémellaire entre les quatre îles.

Entre ces deux positions qui semblent à première vue irréconciliables, la littérature peut-elle, malgré tout, proposer une identité culturelle fluide, où la tradition n'est plus un dogme figé mais un espace de dialogue ?

Session 3 – Pratiques culturelles, identité et transmission dans le Pacifique

Président de session : Eddy Banaré

Communication 6 – Vāhi Sylvia Tuheiava-Richaud

Université de la Polynésie française, Tahiti (Maîtresse de conférences honoraire)

« Conceptualiser la tradition à travers les pratiques régionales culturelles de Polynésie française »

Vāhi Sylvia Tuheiava-Richaud est maîtresse de conférences honoraire de l'Université de la Polynésie française, spécialiste des langues et cultures polynésiennes, et présidente de la Société des Études océaniques, la plus ancienne société savante de Polynésie française.

Parler des pratiques culturelles, soient-elles traditionnelles et/ou régionales, a-t-il encore du sens aujourd'hui dans un monde où tout est connecté, porté en images et interprété au détriment des références basiques sûres, en perpétuel changement, et où les repères considérés comme inébranlables sont contraints d'évoluer au risque de se diluer ?

Il convient en premier lieu d'aborder ces pratiques de l'intérieur, pour non seulement les définir/re-définir, pour comprendre ce qu'est une pratique culturelle traditionnelle vécue, mais aussi toucher la matière même de leur essence avec tout ce qui s'y rattache, pour saisir leur sens dans le temps et leur pleine signification en contexte.

Avec quelques exemples ciblés au symbolisme fort, aux côtés desquels d'autres concepts bien polynésiens peuvent trouver place, comme le *tapu* (l'interdit sur la personne ou les biens), le *fa'atura* (le respect, l'honneur, la considération), le *fa'a'amu* (l'adoption d'un enfant), *te reo* (la langue) décliné en divers usages (*parau*, *'orero*...) et modalités de fonctionnement (*hīmene*, *pehe*, *pata'u*...), nous tenterons de répondre, à notre manière, à la question de la conceptualisation de la tradition.

Communication 7 – Carole Atem

Université de la Polynésie française, Tahiti

« L'usage littéraire des surnoms et leur valeur au sein des pratiques traditionnelles de la Polynésie française contemporaine »

Carole Atem est maîtresse de conférences à l'Université – INSPÉ de la Polynésie française, agrégée de lettres modernes et docteure en langue et littérature françaises de l'Université Sorbonne Nouvelle Paris 3, où elle est membre associé de l'EA 174 Formes et Idées de la Renaissance aux Lumières. Spécialiste des mémoires romanesques de l'âge classique, elle a co-publié récemment la première édition critique intégrale des *Mémoires de d'Artagnan* (Bouquins Éditions chez Robert Laffont, 2026), de Courtiliz de Sandras, à qui elle a consacré plusieurs articles et une monographie (*Les Mémoires apocryphes de Courtiliz de Sandras*, Éditions du Panthéon, 2016) et dont elle a également édité les deux premiers romans, *Mémoires de M. L.C.D.R.* et *Mémoires de Jean-Baptiste de La Fontaine* (Champion, 2018 et 2023). À l'Université de la Polynésie française, où elle est chargée de mission Recherche à l'INSPÉ et responsable du Master de Lettres, elle est directrice de l'UR EASTCO (Études approfondies des Sociétés traditionnelles et contemporaines en Océanie). Depuis plusieurs années, elle étend ses recherches sur la narration autodiégétique et (pseudo-)mémoire au champ de la littérature océanique : dans ce cadre, elle a notamment co-dirigé le dossier *La littérature francophone du Pacifique contemporain*, *Nouvelles Études Francophones* vol. 38 n° 1, University of Nebraska Press, 2023, ainsi que le volume *Henry Adams et les Mémoires de Ariitaimai*, Presses Universitaires de Polynésie française – PŪ o te 'ite, 2026.

La pratique des surnoms fait partie des usages qui, déjà présents dans la société tahitienne pré-européenne, ont persisté jusqu'à l'époque contemporaine, bien que selon des modalités désormais très différentes. Qu'elle se réalise sous la forme d'un sobriquet à connotation affective, d'une périphrase à valeur de dérision ou encore d'une altération phonétique du nom à visée ludique, cette pratique ressortit globalement aux phénomènes de substitution onomastique : le surnom résulte de l'éviction d'un nom de personne

imposé, supposé faire autorité, au profit d'une appellation alternative perçue comme plus adéquate, que ce soit dans une logique référentielle, expressive ou symbolique, avec ou sans consensus entre l'intéressé(e) et son entourage social.

Élément de société aussi bien que problème scientifique, l'objet transversal que constitue le surnom apparaît comme un fait de tradition remarquablement stable en dépit de la diversité des contextes où il peut être représenté ; en environnement francophone, au-delà de la frontière des cultures, des aires géographiques et temporelles autant que des cadres conceptuels possibles, il a pu participer des rites et coutumes des sociétés traditionnelles, tout comme il a pu s'inscrire dans une véritable tradition française de l'exégèse onomastique.

La présente contribution n'a pas pour but de revenir de façon exhaustive sur les recherches des devanciers consacrées aux surnoms en général, en Europe, dans l'histoire mondiale, ni d'effectuer une stricte analyse historico-anthropologique du surnom dans les sociétés polynésiennes pré-coloniales. Il ne s'agira pas non plus de réaliser l'élucidation systématique, qu'elle soit sémantique ou génétique, des surnoms abordés, laquelle se limiterait à en expliquer l'origine et/ou le sens. Nous aurons plutôt pour ambition d'interroger l'usage littéraire des surnoms, et de dégager les particularités de ce phénomène dans la perspective de la poétique narrative et discursive des auteurs et autrices de la Polynésie française de la période contemporaine. La question qui se posera surtout sera celle de la valeur traditionnelle ou non de cette pratique dans l'écriture littéraire de la francophonie polynésienne moderne : le surnom y est-il un vecteur de réinvention de la tradition ? Se fait-il indice d'une résistance, ou signale-t-il une volonté de dépasser la dualité tradition/modernisation, identité/altérité ? À travers un corpus de textes autobiographiques et mémoriels, fictifs ou factuels, en nous concentrant sur l'usage littéraire de la réfection anthroponymique en régime autodiégétique, nous voudrions examiner les modalités d'emploi des surnoms et leur visée au sein de quelques œuvres narratives et poétiques d'auteurs et autrices polynésiens, notamment pour comprendre leur rôle potentiel dans la construction d'une nouvelle sémiologie de la tradition au sein de la Polynésie française du XXI^e siècle.

Communication 8 – Tess Do

The University of Melbourne, Australie

« Tradition, culture et médias communautaires : le cas de l'Amicale vietnamienne de Nouvelle-Calédonie »

Tess Do est Senior Lecturer en études françaises à l'Université de Melbourne. Ses recherches portent sur l'Indochine postcoloniale ainsi que sur les enjeux de l'alimentation, de la mémoire et de l'identité culturelle dans la littérature migrante francophone. Elle s'intéresse plus particulièrement aux auteurs diasporiques d'Asie du Sud-Est, à la bande dessinée et à la traduction. Parmi ses publications récentes figurent l'ouvrage collectif *Linda Lê : In Memoriam* (2023) et la co-traduction en anglais du roman graphique de Clément Baloup, *Vietnamese Memories: Down Under* (2025).

Dans les années 1960, à la suite de la fin de l'Indochine française et de la guerre du Vietnam, alors que la majorité des anciens travailleurs contractuels vietnamiens présents en Nouvelle-Calédonie retournent au pays avec leurs familles, une minorité choisit de ne pas se rapatrier. Ce choix, initialement perçu comme politiquement et moralement ambigu, place cette petite communauté dans une situation de fragilité symbolique et identitaire. Dans ce contexte, la fondation de l'Amicale vietnamienne de Nouvelle-Calédonie (AVNC) en 1974 répond à un besoin urgent d'ancrage culturel et de

recomposition collective, face au vide laissé par le rapatriement massif des compatriotes. Les bulletins de l'AVNC, publiés entre 1992 et 2001 et au nombre d'une cinquantaine, émergent comme des médias communautaires centraux. Avant l'ère des réseaux sociaux et le relais assuré par le site Facebook de l'AVNC, ils jouent un rôle clé dans la cohésion interne du groupe et la mise en mémoire des pratiques culturelles au sein d'un environnement socio-politique calédonien complexe et fortement polarisé.

Cette communication analyse le rôle de ces supports médiatiques dans la préservation, la transmission et la reconfiguration des traditions vietnamiennes, telles que le Têt ou la fête de la Mi-Automne, érigées en ressources symboliques de continuité et de légitimation. En s'inscrivant dans une réflexion sur la tradition comme paradigme culturel vivant, elle montre comment une communauté ethnique minoritaire mobilise ses propres médias, non seulement pour maintenir des pratiques et des valeurs culturelles ancestrales, mais aussi pour inventer de nouvelles coutumes. Devenus, au fil du temps, des traditions internes à part entière, ces engagements socioculturels contribuent à renforcer le sentiment d'appartenance des membres de l'AVNC, à la fois à la « famille vietnamienne » que symbolise l'association et à l'ensemble de la communauté calédonienne.

Session 4 – Décolonisation et savoirs autochtones

Présidente de session : Tess Do

Communication 9 – Sandrine Berthiaume

Baylor University, Texas

« Tradition, décolonisation et littératures francophones : la conférence de Bandung (1955) comme repère historique et critique »

Sandrine Joelle Berthiaume est “Assistant Professor” à Baylor University au Texas. Elle est docteure en littérature générale et comparée de l'Université Sorbonne Nouvelle Paris 3. Ses travaux portent sur les littératures francophones d'Afrique et du Pacifique sud des XX^e et XXI^e siècles, avec un regard particulier sur les études postcoloniales, la pensée décoloniale, genre et identité, migrations et identités transfrontalières, littérature et politique, justice et environnement, *Care Studies*. Elle travaille actuellement sur les Masques africains et le Musée occidental (Afrique), ainsi que sur la (dé)nucléarisation (Pacifique Sud). Elle est l'auteure entre autres de « Humanisme et écologie dans *Pétroleum* de Bessora et *Désert* de JM.G Le Clézio. Forêt équatoriale : antithèse du désert ? » et « *Les Heures italiques* de Nicolas Kurtovitch : Autofiction, polyphonie et universalisme ».

Cette présentation revisite la conférence de Bandung (1955) comme un repère historique et critique pour penser les relations entre tradition, décolonisation et littératures francophones. Elle s'attache particulièrement aux littératures africaines et océaniques, en interrogeant la manière dont les auteurs mobilisent la tradition comme un outil de construction identitaire et de critique sociale dans des contextes postcoloniaux. S'appuyant sur les analyses de Bernard Mouralis dans son livre *Littérature et développement*, publié en 1981, l'étude montre que la tradition n'est pas seulement un héritage culturel figé, mais un levier dynamique permettant aux écrivains de négocier les tensions entre héritage local, modernité et universalisme, y compris dans le cadre des grands débats idéologiques liés à la doctrine communiste. À travers une approche comparatiste, ce travail explore également les littératures d'Océanie, révélant des stratégies similaires ou divergentes pour articuler la mémoire locale, l'identité culturelle et l'engagement dans des sociétés en mutation. En associant histoire, littérature et pensée

postcoloniale, cette réflexion met en lumière le rôle de la tradition comme vecteur de dialogue culturel et de réflexion critique. Nous proposons ainsi une perspective renouvelée sur la manière dont les littératures francophones se situent face aux défis politiques et culturels de la décolonisation.

Communication 10 – Goenda Turiano-Reea

Université de la Polynésie française, Tahiti

« Les traditions orales mā'ohi comme paradigme épistémologique : le modèle Tua 'ite mā'ohi dans l'enseignement universitaire de la recherche autochtone »

Goenda Turiano-Reea est maîtresse de conférences en langues, lettres et civilisations polynésiennes à l'Université de la Polynésie française, membre de l'UR EASTCO (Études approfondies des Sociétés traditionnelles et contemporaines en Océanie) et responsable du Master Art, Culture, Patrimoine et Environnement polynésiens.

Dans la langue tahitienne, il n'existe pas un seul mot pour désigner ce que l'on appelle en français « la recherche ». Cette pluralité lexicale révèle d'emblée une conception du savoir profondément différente de celle qui structure le modèle universitaire moderne. C'est à partir de cette tension que cette communication propose d'examiner comment les traditions orales peuvent être mobilisées non pas comme simples objets d'étude littéraire ou culturelle, mais comme outils épistémologiques à part entière d'une recherche autochtone.

Le modèle Tua 'ite mā'ohi, développé dans le cadre de l'Université de la Polynésie française, propose une formalisation du cheminement par lequel la connaissance émerge dans un monde relationnel. Les mythes, légendes et chants traditionnels y sont reconnus comme des œuvres littéraires orales à part entière, des formes d'expression qui portent une vision du monde, une cosmogonie et une mémoire collective au même titre que toute œuvre écrite. Structuré autour de la dialectique Ao/Pō, ce modèle situe ces traditions au cœur du processus de recherche : la langue, les récits transmis et les chants constituent des espaces où se condensent des relations entre les êtres, les lieux et les phénomènes du monde.

Cette communication bilingue tahitien-français présentera également l'expérimentation pédagogique menée en licence à l'UPF, à travers un carnet de recherche à double registre : méthodologique d'une part, suivant les phases du modèle ; relationnel d'autre part, ancrant l'étudiant dans les cycles du monde mā'ohi. Cette démarche interroge plus largement la place des savoirs autochtones dans l'enseignement universitaire contemporain et leur capacité à produire une connaissance légitime face aux paradigmes académiques dominants.

Communication 11 – Mirose Paia

Université de la Polynésie française, Tahiti

« De la tradition-objet d'étude à la science-sujet de savoir : Vers une éthique de la co-construction entre épistémologies autochtones et recherche occidentale, au service de la pérennisation du vivant »

Mirose Paia est maîtresse de conférences en langues et littératures polynésiennes à l'Université de la Polynésie française, membre de l'UR EASTCO (Études approfondies des Sociétés traditionnelles et contemporaines en Océanie) et Vice-Présidente Dialogue Sciences, Cultures et Société de l'UPF.

Dans l'épistémologie occidentale hégémonique, la tradition a longtemps été perçue comme un archaïsme statique, installant un processus d'altérité coloniale qui réduit les savoirs autochtones à des objets d'étude extractibles ou à des curiosités folkloriques. Cette communication bilingue tahitien-français déconstruit ce paradigme en s'appuyant sur le postulat de « pérennisation de la vie collective » pour montrer que ces savoirs, qu'ils soient techniques, écologiques ou issus de la littérature orale, constituent des systèmes de connaissances dynamiques et prospectifs, existant depuis des temps immémoriaux.

Nous soutiendrons que le passage de la « tradition-objet » à la « science-sujet » s'impose comme un impératif de justice épistémique (Fricker). En nous référant aux méthodologies décoloniales, nous analyserons comment la recherche doit rompre avec son héritage extractif pour favoriser la résurgence des identités locales et valider le savoir autochtone comme un système de connaissances de la résilience dont la capacité d'adaptation et l'efficacité reconnues dans les systèmes de gestion du vivant sont cruciales face aux crises globales actuelles.

Nous explorerons comment la recherche peut passer d'une logique d'extraction à une éthique de la co-construction basée notamment sur le respect et la réciprocité, où le savoir autochtone n'est plus un simple objet de curiosité, mais un partenaire souverain de la pérennisation du vivant. Nous identifierons par ailleurs les outils et protocoles juridiques et éthiques capables, d'une part, de protéger ce dynamisme culturel face aux appétits de la recherche conventionnelle et, d'autre part, de garantir aux communautés *mā'ohi* la pleine souveraineté de leurs données et la protection de leurs connaissances. Enfin, notre propos est de particulièrement démontrer que la protection de ces épistémologies autochtones est une condition indispensable pour bâtir un avenir durable où la pluralité des intelligences assure la pérennisation du vivant.

13 octobre 2026
LA TRADITION AU PRISME DES LITTÉRATURES, SAVOIRS ET
PERFORMANCES

Conférence 2 – Sylvie André

Université de la Polynésie française – Université Sorbonne Nouvelle Paris 3

« De la Tradition chez quelques penseurs océaniens : Epeli Hau'ofa, Apollinaire Anova, Jean Marie Tjibaou, Jean-Marc Pambrun »

Ancienne présidente de l'Université de la Polynésie française et ancienne directrice de recherches à l'Université Sorbonne Nouvelle Paris 3, la Professeure **Sylvie André** a enseigné dans des universités du Maghreb, de l'Afrique subsaharienne et de la Région Pacifique. Spécialiste des littératures exotiques, coloniales, francophones, essentiellement des productions narratives, elle a contribué à ériger la littérature francophone du Pacifique en champ d'études universitaires. Elle a toujours été attentive aux liens entre anthropologie et littérature. Ses recherches actuelles se fondent sur les théories de la décolonialité et les études féministes contemporaines.

La tradition au singulier et déterminée par un article défini est un mot quasi absent chez les penseurs cités ci-dessus ; ou bien il est précisé par un adjectif qualificatif (tradition orale) ou encore employé au pluriel (les traditions) ou sous forme adjectivale (la société traditionnelle). « La tradition » n'est pas loin d'être perçue comme une invention des ethnologues occidentaux qui ont aussi parlé d'invention de la tradition, concept que refusent les penseurs océaniens, même si l'utilisation du mot dans la revendication identitaire et nationaliste est patente. Chez les romanciers océaniens le lien entre cette utilisation et l'engagement politique est aussi avéré. Pourtant il est peu conforme à la réalité culturelle des sociétés précoloniales où les traditions se conjuguent au pluriel : cf. E. Gellner cité par A. Babadzan, « La société agraire est caractérisée par sa diversité culturelle interne, qui résulte de l'existence de nombreuses inégalités sociales et de différences statutaires tant verticales qu'horizontales. Dans ces conditions, « l'idéal d'identité culturelle, unique et prééminente, a peu de sens [...] Il importe peu que l'on prêche ou non l'homogénéité : cela ne trouve que peu d'écho » (*Ibid.*, 27-28).

Chez les penseurs océaniens que nous nous proposons d'étudier, la réflexion porte davantage sur comment accéder à la modernité en conservant son identité culturelle. Celle-ci n'est pas vue comme un ensemble sacralisé de conduites et préceptes, elle doit être repensée à un certain niveau d'analyse pour faire la preuve de son agentivité dans le monde contemporain et la société à venir, quitte à s'appuyer sur des modèles économiques et politiques innovants, une dimension spirituelle compatible avec les religions héritées de l'Occident.

Chacun des penseurs analysés trace ses propres voies, mais ils situent leurs réflexions à un niveau qui peut être mieux compris à la lumière des théories que développeront ensuite des penseurs occidentaux comme François Hartog (régimes d'historicité), Philippe Descola (schèmes collectifs) ou Bruno Latour (modes d'existence), lesquels, au-delà de la diversité des traditions dans le monde, mettent en évidence des structures profondes d'explications de notre présence au monde, toutes légitimes et somme toute peu nombreuses.

Session 5 – Écritures polynésiennes contemporaines

Présidente de session : Carole Atem

Communication 12 – Maëline Le Lay

CNRS/THALIM

« En quête de la tradition tahitienne : l'œuvre de Jean-Marc Tera'ituatini Pambrun »

Maëline Le Lay est chargée de recherche au CNRS, affectée au laboratoire THALIM (Université de la Sorbonne-Nouvelle/Institut National d'Histoire de l'Art). Sa recherche, au croisement de la littérature comparée, de l'anthropologie et de l'histoire culturelle, a d'abord porté sur la littérature et les arts de la scène en Afrique des Grands Lacs (sujet sur lequel elle vient de soutenir son HDR) et, parallèlement, elle a ouvert en 2022 un nouveau chantier de recherche en écocritique des écosystèmes insulaires (Polynésie française/Kenya).

Jean-Marc Pambrun, écrivain, artiste et anthropologue de Mo'orea, n'a cessé de défendre la tradition, tant dans son travail au Département des Traditions du Centre Polynésien des Sciences humaines que dans son œuvre littéraire.

Défendre la tradition tahitienne, c'était d'abord pour lui partir sur les traces de ce qui la compose – l'ensemble de mythes et de rites souvent oubliés – ce qu'il s'emploiera à faire dans le travail de collecte qu'il mènera et supervisera au Département des Traditions puis au Musée de Tahiti et des îles, mais aussi tâcher de la définir au mieux comme il le fait dans *Les voies de la tradition* (2008) ainsi que dans la généreuse biographie de son maître à penser, Henri Hiro, qu'il signe en 2010. En bon anthropologue fin connaisseur de la culture tahitienne, il cherchera dans ce dernier recueil d'essais comme dans les nouvelles que compose *Huna. Secrets de famille* (2004) à exposer les défis culturels auxquels sont confrontés les Polynésiens, aujourd'hui massivement christianisés mais néanmoins héritiers de traditions qui les mettent souvent en porte à faux avec les structures de la société tahitienne moderne (telle que la justice par exemple) et qui parfois les dépassent. Les nouvelles de *Huna* mettent en scène des personnages en proie à des phénomènes paranormaux qu'ils ne comprennent pas toujours immédiatement mais qui les mettent en quête de sens et, souvent, de leurs origines. Presque toujours, les personnages cherchent à résoudre un blocage qui consiste à lever la malédiction ou à soulager l'esprit intranquille venu troubler l'ordre quotidien des vivants.

Chez Jean-Marc Tera'ituatini Pambrun, c'est par le rêve dans toutes ses variantes – de la rêverie au voyage astral en passant par le songe – que la Tradition fait irruption dans le réel, un réel toujours situé aux Îles du Vent, caractérisées par la mixité culturelle due à une présence et une influence européennes plus importantes. Dans *Huna* comme dans *Le Bambou Noir*, ce sont des hommes majoritairement que la Tradition vient (r)appeler, les femmes restant globalement en-dehors de l'expérience mystique.

Des *tiki* aux pierres sacrées, nous examinerons les différentes facettes de la tradition chez Jean-Marc Pambrun en mettant en regard les êtres de papier qu'il crée et les idées développées dans ses textes théoriques.

Communication 13 – Marie Rault

Université Sorbonne Nouvelle Paris 3

« Réactiver la tradition : poésie et savoirs du vivant chez Flora Devatine »

Marie Rault est enseignante de lettres et chargée de cours à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne et à l'Université Grenoble Alpes. Titulaire d'un Master en littératures comparées de la Sorbonne Nouvelle, elle travaille sur les poésies

contemporaines autochtones, diasporiques et postcoloniales et s'intéresse aux formes de transmission, d'appartenance et de relation au territoire. Son approche comparatiste met en regard des traditions poétiques issues de différents espaces culturels et insulaires, en mobilisant notamment des perspectives féministes et décoloniales. Ses travaux ont été présentés dans plusieurs rencontres scientifiques internationales et font actuellement l'objet de publications dans des revues à comité de lecture.

Cette communication propose d'examiner la tradition comme paradigme vivant à travers la poésie de Flora Devatine (Polynésie française), en la situant dans le contexte océanien francophone contemporain. Dans ses œuvres, la tradition n'est pas un simple héritage patrimonial ou folklorique : elle constitue un mode de connaissance relationnel, ancré dans le lien à la terre, aux cycles naturels et à la mémoire collective. La poésie devient ainsi un espace de réactivation des savoirs autochtones, permettant de négocier les tensions entre continuités culturelles, modernité occidentale et expériences contemporaines du vivant.

L'analyse montre que Devatine mobilise la tradition comme outil critique et poétique, capable de résister aux effets persistants de l'histoire coloniale, de favoriser l'adaptation aux changements environnementaux et d'assurer la pérennité des pratiques culturelles locales. Son œuvre met en lumière une ontologie relationnelle dans laquelle le sujet poétique est engagé dans un réseau de responsabilités éthiques et écologiques, articulant identité collective, mémoire et action symbolique.

Pour enrichir cette réflexion, la communication établira des points de comparaison avec d'autres poétiques insulaires et postcoloniales, telles que celles de Vera Duarte (Cap-Vert), afin de souligner les convergences dans la manière dont la tradition est réactivée pour produire du sens et soutenir des formes de résistance culturelle.

En croisant approches littéraires, écopoétiques et réflexions sur les savoirs autochtones, cette étude montre que la poésie francophone océanienne constitue un lieu privilégié de revalorisation de la tradition, conçue comme principe dynamique de résistance, d'adaptation et de transmission du vivant.

Communication 14 – Leila Ercoli

« La tradition : matrice poétique et identitaire dans *Mes heures bleues* »

Leila Lissant Ercoli est professeure certifiée de lettres au lycée Samuel Raapoto à Tahiti. Originaire de l'île, elle a grandi à Faa'a avec ses grands-parents. Suite à ses études à l'Université de Polynésie française puis à Montpellier, elle est aussi titulaire d'un DEA en littérature et civilisation françaises. Depuis 2016, elle fait partie de l'association Litterama'ohi où elle écrit régulièrement, et avec qui elle a publié en 2023 son recueil de poèmes *Mes heures bleues*.

Cette communication propose d'analyser la place de la tradition dans le recueil poétique *Mes heures bleues* de Leila Lissant Ercoli. L'œuvre s'ancre dans un territoire où la tradition n'est pas un passé figé, mais une présence vivante qui irrigue le présent et façonne l'avenir. L'aspect traditionnel en poésie est une façon d'habiter sa terre, de parler d'elle. Nous verrons comment le travail de la poésie, nourri par le lien avec le territoire, réactive des savoirs ancestraux, médicaux, mythologiques et linguistiques pour en faire une matrice identitaire contemporaine.

La poésie est émotion, est réflexion, est démarche pour traverser le temps et les espaces. En articulant tradition, territoire et imaginaire, le recueil poétique interroge ce lien dans l'espace francophone. Cela revient aussi à souligner sa capacité à offrir des outils de

résilience, de réparation, et de reconfiguration identitaire, de reformulation de l'héritage autochtone.

Nous évoquerons la poésie comme un moyen autochtone de connaître, de transmettre, de résister, de rêver. Le projet entend ainsi montrer que la poésie peut constituer un vecteur pertinent d'élaboration et de transmission des traditions à la lumière du XXI^e siècle. La poésie, ainsi, ne se contente pas d'évoquer la tradition : elle la fait vibrer, l'actualise et lui redonne souffle.

Session 6 – Littérature, performance et résistance

Président de session : Florent Atem

Communication 15 – Sylvie Requemora

Aix-Marseille Université, Institut universitaire de France

« Voyager vent debout contre les traditions : Anciens timorés vs Modernes timoniers ? »

Sylvie Requemora est Professeure de littérature française du XVII^e siècle à Aix-Marseille Université, directrice du Centre de Recherches sur la Littérature des Voyages (www.crlv.org), lauréate 2024 de l'Institut Universitaire de France pour son projet TRAVEL (Terre en Récits, Arts de Voyager & ÉcoLittérature) et d'une bourse de Visiting fellowship de l'Association Franco-Suédoise pour la Recherche. Elle est l'autrice de *Voguer vers la Modernité. Le voyage à travers les genres au XVII^e siècle* (PUPS, 2012), de l'édition critique des *Voyages* de Jean-François Regnard (Classiques Garnier, 2020) et de nombreux articles sur la littérature des voyages. Elle vient d'organiser, pour commémorer les 40 ans du CRLV, plusieurs événements scientifiques majeurs (dont les colloques internationaux « Marco Polo, 700 ans de réception » à Aix et « Voyager depuis les ailleurs (XVII-XXI^e siècles) » à l'Université de la Sorbonne). Elle organise en septembre 2026 le congrès de Borders and Crossings « Nouvelles perspectives croisées francophones et anglophones sur les recherches viatiques » (Aix).

Le genre du récit de voyage a sa place au sein de la querelle entre les Anciens, tenants de la tradition, et les Modernes, chantres du relativisme. Alors que les Anciens critiquent le voyage « corrupteur » (La Fontaine, La Bruyère, Fénelon, Rousseau, etc.), les Modernes ont plutôt tendance à faire l'apologie du voyage en préparant les nouvelles pensées des siècles suivants (Bayle, Locke, etc.) jusqu'aux littératures francophones postcoloniales. L'âge classique prône l'équilibre, et le voyage semble alors refléter un esprit inquiet et insatisfait, qui ne peut pas cadrer avec les vertus de stabilité et de recueillement que privilégient Boileau – qui ne connut que Paris – Bossuet et Fénelon – qui ne firent jamais de voyage à Rome. Ce sont essentiellement l'Antiquité et la Bible, et non l'ailleurs et le monde, qui constituent l'univers intellectuel de l'honnête homme au XVII^e siècle. L'année 1685 marque une vraie rupture avec la révocation de l'Édit de Nantes et l'obligation pour les Protestants de voyager ou de changer de religion. Elle prépare en fait la naissance d'une nouvelle pensée cosmopolite. Les Protestants contraints à l'exil forment une communauté francophone qui voyage, cherche à fonder des refuges (comme à l'île de La Réunion) et rencontre les philosophes étrangers. Le voyage est alors considéré dans cette perspective comme une source de connaissance, une arme contre les préjugés, et le moyen d'appréhender vraiment le relativisme en faisant apparaître en littérature des êtres vivants naturels, naturellement doués pour le bonheur (comme les Tahitiens de Bougainville), hors des traditions chrétiennes. Baudelot de Dairval, dans *De l'utilité des voyages* (1697), est explicite : « L'on n'acquiert de nouvelles perfections, on ne

fortifie ses talents et l'on ne corrige ses défauts que dans les climats étrangers ». L'apologie du voyage devient un procédé pour défendre des théories différentes de la tradition et du canon. Ce sont ces arts apodémiques qu'il s'agirait d'examiner dans une vision au long cours, afin de mesurer la part de leur emprunt à la tradition, tournée vers l'amont, réorientée au service d'une modernité nouvelle, tournée vers l'aval.

Communication 16 – Eddy Banaré

Université de la Nouvelle-Calédonie

« Pierre Gope et le Koteba : une rencontre fondatrice dans l'histoire littéraire kanak »

Eddy Banaré est enseignant-chercheur contractuel en littérature française et comparée à l'Université de la Nouvelle-Calédonie, membre de l'unité de recherche ISLE. Ses travaux portent sur l'archéologie du discours colonial à partir des récits miniers, sur les émancipations littéraires kanak et océaniques et sur les circulations décoloniales entre Caraïbe et Pacifique. Il a notamment publié *Les Récits du nickel* (Honoré Champion, 2012), des articles dans le *Journal de la Société des Océanistes* (2014, 2018, 2025) et dans *Franco sphères* (2017), ainsi qu'un chapitre dans *Colonisations* (Seuil, 2023).

En 1991, à Nouméa, le jeune Kanak Pierre Gope assiste par hasard aux répétitions de la troupe ivoirienne Koteba, dirigée par Souleymane Koly, dans un local de Rivière Salée. Séduit par l'énergie scénique, la force satirique et la dimension politique de ce théâtre populaire d'inspiration malienne, il revient chaque soir jusqu'à mémoriser un rôle. Lorsque l'acteur tombe malade à la veille de la première, Gope se propose comme remplaçant. Sa prestation convainc la troupe, qui l'emmène en Côte d'Ivoire : ce séjour scelle sa vocation de dramaturge.

Cette rencontre constitue un moment fondateur dans l'histoire littéraire kanak. Le Koteba, forme issue des traditions orales ouest-africaines, offre à Gope un modèle où la satire, la parole chantée et la participation du public transforment l'oralité en ressource critique. À son retour, Gope puise dans les traditions orales de Maré – en particulier le nengone – pour élaborer une dramaturgie hybride où humour, langue kanak, coutume et actualité se répondent. Son premier texte, *Wamirat* (1992), en porte déjà la trace.

L'enjeu est d'autant plus significatif que cette filiation ne passe pas par l'Europe : ce sont deux « traditions » orales non-européennes qui permettent à un jeune Kanak de s'approprier un médium scénique introduit par la colonisation. Cette communication analyse ce point de bascule : comment la rencontre entre oralité africaine et oralité océanique ouvre la voie à un théâtre résolument kanak, en réinventant la tradition dans un contexte postcolonial et interculturel.

Communication 17 – Emmeline Gros

Université de la Nouvelle-Calédonie

« Mettre en scène la tradition par/dans le théâtre du Pacifique franco-britannique : farce judiciaire, pluralisme colonial et effondrement de l'autorité dans *The Joy Court* (1936) d'Edward Jacomb »

Emmeline Gros est maître de conférences en anglais à l'Université de la Nouvelle-Calédonie. Elle est également responsable de la Licence Langues Étrangères Appliquées (LEA). Ses domaines de recherche portent sur les représentations masculines dans la littérature et la culture américaine. Elle s'intéresse aux questions de masculinité(s) – plus particulièrement sur la manière dont certains modèles, héritages culturels et récits enferment les hommes dans des rôles masculins rigides. Sa recherche analyse les récits de résistance ou de libération, en particulier ceux

mobilisant des figures marginales ou transgressives comme le fugitif, le drifter, le outlaw ou le pirate, pour déterminer si, comment et dans quelle mesure ces imaginaires parviennent à produire de véritables alternatives aux modèles de pouvoir dominants, ou s'ils sont récupérés et reconfigurés par les structures hégémoniques. Récipiendaire en 2002 d'une bourse d'études (GRSP) par Rotary International, elle est titulaire d'un double doctorat obtenu conjointement à Georgia State University (Atlanta, Ga) et à l'Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines (France). Sa thèse a été primée par le Grand Prix de Thèse (2011). Elle est ensuite devenue maître de conférences en anglais à l'Université de Toulon, sur la Côte d'Azur, avant de rejoindre l'UNC en délégation en février 2024.

Edward Jacomb (1883-1937) fut un magistrat et administrateur britannique ayant travaillé dans les Nouvelles-Hébrides pendant la période du Condominium anglo-français. Juriste polyglotte, familier des tensions entre *common law*, Code civil et juridictions indigènes, il a laissé plusieurs récits et pièces satiriques témoignant de son immersion dans un espace où la justice coloniale reposait sur des traditions concurrentes. Son expérience directe des tribunaux binationaux – un système unique au monde où coexistaient quatre ordres juridiques distincts – a nourri *The Joy Court* (1936), farce théâtrale (écrite en français et en anglais) qui met en scène, avec une précision documentaire et un sens aigu de l'absurde, les contradictions du pluralisme juridique du Condominium. La présente communication propose d'examiner cette pièce, qui s'articule autour d'un procès digne d'une mise en scène burlesque : un avocat britannique, Henry Hughes, est traduit devant la Joint Court par un colon français, M. Libéré, pour avoir provoqué une « terrible odeur » dont l'inhalation aurait causé une “malady of the throat” et justifierait une demande de dommages-intérêts pour leur absence « de leur plantation ». Cet incident trivial devient sous la plume de Jacomb un comique de situation : un simple “terrible smell” suffit à mobiliser l'arsenal des traditions juridiques franco-britanniques, produisant une escalade absurde de procédures bilingues, de respect formaliste des règles, qui finit par faire du tribunal une scène de pure performativité, révélatrice des tensions identitaires et politiques propres aux sociétés du Pacifique sous domination coloniale.

Le pluralisme juridique que Jacomb met en scène dans *The Joy Court* est particulièrement éclairant, non seulement parce qu'il produit une farce mais parce que la tradition en devient le maître-mot. En effet, le Condominium imposait deux traditions juridiques inconciliables, qui doivent pourtant fonctionner ensemble : a) la tradition britannico-anglophone (*common law*, *precedents*, *adversarial procedure*) b) tradition française (Code civil, rationalisme codifié, formes écrites). Dans ce contexte, Jacomb montre que les juges : a) veulent respecter leurs traditions respectives, b) refusent d'accorder de la légitimité à celle du voisin, c) et produisent du comique parce que leurs traditions se contredisent et vident par là-même la scène juridique de toute autorité.

C'est dans ce double mouvement que Jacomb mobilise pleinement la notion de tradition. D'un côté, il convoque la tradition juridique du Condominium, en donnant à voir – presque à la manière d'un ethnographe – la minutie avec laquelle juges français et britanniques revendiquent le respect de leurs normes respectives, leurs rituels procéduraux, leurs références à la *common law* ou au Code civil. C'est précisément ce respect scrupuleux de la tradition européenne qui rend la pièce subversive : en poussant à l'extrême l'application de ces rituels coloniaux, *The Joy Court* laisse apparaître un espace où l'autorité coloniale se fragmente, où la tradition ne sert plus à légitimer la domination, mais à en révéler la vacuité. Ainsi, en mettant en scène le pluralisme juridique comme

rituel figé, Jacomb transforme la tradition en arme critique : en rejouant fidèlement les rites judiciaires coloniaux, la pièce en expose l'incohérence structurelle.

De l'autre, en exagérant ces rites jusqu'à l'absurde, il déconstruit simultanément une autre tradition : celle du *courtroom drama*. Là où, dans ce genre théâtral, on attend un dévoilement final de la vérité, la pièce refuse tout climax et toute résolution. Les archétypes juridiques – ces figures attendues du *courtroom drama* (le juge impartial, l'avocat héroïque, la montée vers la vérité) que Christine A. Corcos a décrites dans ses travaux sur la représentation du droit dans la culture Populaire – s'effondrent, tandis que juges et avocats deviennent des caricatures d'autorité, incapables d'appliquer la moindre règle. Le langage procédural, omniprésent, est réduit à une incantation vide, répétée comme un rituel sans effet.

Ainsi, le respect proclamé des traditions du Condominium et la déconstruction de la tradition dramatique du procès se rejoignent : en exhibant la forme vidée de son sens, Jacomb transforme la tradition en instrument critique plutôt qu'en outil d'autorité. Jacomb, ce faisant, révèle comment la tradition, lorsqu'elle est surmobilisée, peut se retourner contre le pouvoir colonial lui-même.

Communication 18 – Mélanie Giraud

Loyola Marymount University, Los Angeles

« Décoloniser l'écologie : savoirs vernaculaires polynésiens et résistances globales »

Mélanie Giraud est Professeure invitée (*Visiting Assistant Professor*) de français à Loyola Marymount University (États-Unis). Spécialiste des représentations littéraires et culturelles de la ville, notamment de Paris aux XVIII^e et XIX^e siècles, et des circulations mémorielles dans les littératures francophones contemporaines, elle consacre ses recherches aux imaginaires urbains, aux héritages du naturalisme et aux dispositifs mémoriels liés à l'esclavage et à la colonisation. Elle est l'autrice de plusieurs articles sur Zola, le naturalisme mondial et les politiques de la mémoire, dont « Du "bois d'ébène" au "livre de pierre" : Nantes ou le chemin méditatif des Anneaux de la mémoire », paru en 2022 aux Presses universitaires de Rennes. Son travail récent porte sur les cartographies littéraires et visuelles dans les romans graphiques migratoires.

Face à l'intensification des crises écologiques, les politiques environnementales dominantes continuent de s'appuyer sur des modèles universalistes hérités de l'histoire coloniale, tels que les politiques de conservation imposées depuis des cadres métropolitains ou internationaux, souvent inadaptées aux réalités des territoires insulaires polynésiens, en ce qu'elles tendent à exclure les usages coutumiers, à transformer les populations locales en « usagers » ou en « menaces » plutôt qu'en gardiens des milieux, et à imposer des temporalités administratives étrangères aux rythmes écologiques locaux. Dans un mouvement de décentrement par rapport à ces modèles, cette communication propose de placer la Polynésie au cœur de la réflexion écologique décoloniale, en l'envisageant comme un lieu privilégié d'élaboration de savoirs vernaculaires, mais aussi comme un espace de tensions entre institutions environnementales globales et pratiques locales du vivant.

À partir d'un corpus littéraire et essayistique polynésien et, plus largement, océanien, notamment Chantal Spitz, Flora Devatine et Epeli Hau'ofa, mis en dialogue avec les travaux de Malcom Ferdinand, Édouard Glissant et Arturo Escobar, il s'agira d'analyser comment les cosmologies mā'ohi et océaniennes, en tant que traditions culturelles et épistémiques vivantes, fondées sur des relations d'interdépendance entre humains, non-humains, terres et océans, contestent les catégories occidentales de « nature » et de

« ressource », et de montrer comment ces textes donnent à voir des formes de résistance écologique ancrées dans la mémoire des violences coloniales et de leurs conséquences environnementales, tout en s'inscrivant dans des dynamiques transnationales.

Cette communication entendra ainsi montrer comment la littérature et les récits situés, ancrés dans des expériences territoriales et historiques spécifiques, constituent des espaces de médiation et de politisation des savoirs écologiques, à travers l'analyse des modalités de traduction entre savoirs vernaculaires et cadres institutionnels, des formes narratives de la mémoire coloniale environnementale, et des pratiques relationnelles au vivant qui émergent des cosmologies mā'ohi et océaniques, la Polynésie étant envisagée comme un cas paradigmatique du plurivers à partir duquel seront explorées les conditions d'une écologie décoloniale attentive aux expériences locales et ouverte à la coexistence de mondes multiples.

Session 7 – Regards sur la tradition en Océanie

Présidente de session : Charlotte Mackay

Communication 19 – Daniel Margueron

« La tradition a-t-elle un avenir dans la littérature polynésienne francophone contemporaine ? »

Daniel Margueron vit en Polynésie depuis 1975. Il a soutenu une thèse en 1986 à l'Université de Créteil-Val-de Marne intitulée *Essai sur la littérature française d'Océanie (Polynésie française)*. Il a ensuite, et notamment, publié : *Tahiti dans toute sa littérature* (L'Harmattan, 1989), *Flots d'encre sur Tahiti, 250 ans de littérature francophone en Polynésie française* (L'Harmattan, 2015), *Tahiti une vie au fil de sa littérature 1975-2025* (édition 'Ura Tahiti, 2025). D'autres ouvrages et de nombreux articles publiés localement ou à l'international complètent ses recherches.

Il s'agira de penser et de placer la question des traditions au sein de la littérature francophone autochtone polynésienne contemporaine, à la suite de plusieurs décennies de discours voire de revendications sociétales concernant l'identité, les racines, la culture, la langue, le colonialisme, le monde moderne.

Une fois défini le terme de tradition(s) en Polynésie, il convient de s'interroger non seulement sur la manière dont a été posée la question de la tradition, mais aussi de l'intentionnalité de son usage. On pourra aussi chercher à savoir le moment où commence, pour un individu, la tradition. D'autre part, il semble important de se demander si le concept a évolué depuis les années soixante-dix, à partir desquelles une politique culturelle centrée sur la Polynésie a vu le jour, éliminant le terme souvent employé de *folklore* pour évoquer la culture.

Le thème des traditions polynésiennes en littérature francophone autochtone constitue-t-il un espace littéraire, fictionnel, créatif, un repère crédible ou reconstruit ou encore un contrepoint face à la modernité conquérante, et comment ? Au cours de sa courte histoire, et compte tenu de l'évolution des mentalités, la littérature autochtone prend-elle davantage, autant ou moins en compte les traditions culturelles du pays dans ses fictions ? Est-il enfin envisageable d'évoquer certains angles morts en matière de traditions, au sein de la dynamique littéraire contemporaine ?

Communication 20 – Jean Anderson

Te Herenga Waka / Victoria University of Wellington, Aotearoa / New Zealand

« ... c'était des pratiques d'un autre temps » : Representing Cultural Nostalgia

Jean Anderson a enseigné la langue et la littérature françaises et francophones au Canada et en Nouvelle-Zélande pendant plus de 30 ans. En 2007, se tournant vers le Pacifique, elle a fondé le *New Zealand Centre for Literary Translation* à Te Herenga Waka / Victoria University of Wellington. Depuis 2006, elle a traduit vers l'anglais (Chantal Spitz, Ananda Devi, Moetai Brotherson, Flora Aurima Devatine) ou co-traduit vers le français (Janet Frame, Patricia Grace) plus d'une vingtaine de livres et des centaines de textes courts (nouvelles, poésie). Ces traductions ont également inspiré de nombreux travaux critiques en traductologie. Elle a également publié des études sur diverses autrices des XIX^e, XX^e et XXI^e siècles, et codirigé deux recueils d'études sur le roman noir international.

This quotation, taken from Chantal Spitz, *Elles terre d'enfance. Roman à deux encres*, 2011 (p. 46) refers to the traditional, nature-based healing treatment undergone by the victim of a fall, which is compared to that practised by what the narrator's mother describes as "de vrais docteurs venus de France heureusement pour nous qui savaient tout de vrais médicaments qui guérissaient tout"... The narrator, however, feels threatened by this "real" doctor – "il me mettait en danger."

We can read this as an example of the dichotomisation that takes place in a broader, colonial context, creating a hierarchy which attributes value to the imperialist, incomer culture and denies the value of local, Indigenous traditional practices. As a result, the latter are indeed endangered, either suppressed or distorted, as they are recontextualised by the overlaid incomer culture, which is more distanced from the natural world. While Spitz has explored the dichotomy in more straightforward ways in her earlier works, *L'Île des rêves écrasés* (1991) and *Hombo* (2005), she has continued to show how incomers exploit tradition in their own interests: the French officer's brutal treatment of the *māhū / raerae* in "Joséphine", or the commercialisation of adoption in "Rosalie" (*Cartes postales*, 2015). In these two texts, the situation is nuanced in that both coloniser and colonised are arguably subject to the distortion of traditional practices. The story "arrate", on the other hand, tells of an incomer who is transformed from one of "ces papā'a qui nous sourient sans nous voir" to someone who can finally appreciate "le génie créatif des ailleurs" (*Et la mer pour demeure*, 2022, pp. 78, 87).

In this talk, I will explore representations of traditional Indigenous practices across a range of literary works from the francophone Pacific. Are they always presented in a positive light (cultural nostalgia), or is there a more nuanced approach?

Communication 21 – Lalie Guillard

Université de la Polynésie française (doctorante)

« Écrire l'Autre au féminin : de Louise Michel à Renée Hamon, esthétique de la coutume et regard colonial dans les récits en Océanie »

Lalie Guillard est doctorante en Littérature Générale et Comparée à l'Université de Polynésie française, où elle prépare une thèse sur les représentations de soi et de l'autre dans les récits des voyageuses en Océanie aux XIX^e et XX^e siècles, sous la direction du Professeur Andréas Pfersmann. Titulaire d'un Master 2 en Littérature Générale et Comparée de l'Université Rennes 2, elle a effectué sa deuxième année de Master au Québec. Ses recherches portent sur les récits de voyage féminins des XIX^e et XX^e siècles, en particulier sur la construction de l'identité et les représentations de l'altérité dans les contextes coloniaux. Dans son mémoire, *La Construction identitaire des*

femmes dans les récits de voyageuses européennes au Maghreb et Proche-Orient aux XIX^e et XX^e siècles, dirigé par Gaëlle Debeaux, elle a analysé les œuvres d'Isabelle Eberhardt, Annemarie Schwarzenbach et Freya Stark. Elle a récemment été récompensée du prix de la meilleure communication lors du congrès 2025 de l'APFUCC (Association des Professeurs des Universités et Collèges Canadiens), à Kingston, pour une intervention portant sur les identités féminines dans les récits de voyage en Océanie coloniale.

Cette communication explore deux écritures féminines du voyage en Océanie, celles de Louise Michel et Renée Hamon, afin d'interroger la manière dont la subjectivité féminine se situe face à la coutume et à l'altérité dans un contexte colonial traversé par les rapports de pouvoir.

Chez Louise Michel, l'exil devient un espace d'écoute et de fraternité : la parole kanak recueillie se fait matière poétique et politique, participant d'une éthique de la relation fondée sur la solidarité et la réciprocité. S'inscrivant rétrospectivement dans ce que Walter Benjamin théoriserait comme la traduction réciproque, son écriture s'attache à faire entendre une voix autre, reléguant l'autorité ethnographique au profit d'une écoute empathique.

Renée Hamon, en revanche, compose une écriture du visible, où la coutume se fait à la fois objet d'observation et motif esthétique. Sa narration, tout en revendiquant une sensibilité féminine, reconduit les cadres perceptifs que Mary Louise Pratt a identifiés dans les *contact zones* et illustre la « curiosité conquérante » décrite par Sara Mills.

La tension entre écoute et regard, entre voix et image, s'éclaire à la lumière des analyses d'Edward Saïd sur la mise en spectacle de l'Autre et des notions de traduction culturelle développées par Homi Bhabha. En confrontant l'utopie poétique de Louise Michel à la curiosité esthétique de Renée Hamon, cette étude met en évidence la capacité du voyage au féminin à faire vaciller les frontières entre observation et participation, savoir et sensibilité, tout en réinventant les modes de relation à l'Autre.

Session 8 – Traditions, corps et réécritures au Maghreb

Présidente de session : Tess Do

Communication 22 – El Mehdi Agouchte et Soukaïna Boushor

École Normale Supérieure de Casablanca – Université Hassan II de Casablanca /
Université Internationale de Casablanca, Maroc

« Corps rituels et mémoires vernaculaires : folklore, tradition et savoirs incarnés dans les littératures maghrébines francophones »

El Mehdi Agouchte est docteur ès Lettres, Professeur habilité (P.H.) à l'École Normale Supérieure de Casablanca – Université Hassan II de Casablanca.

Soukaïna Boushor est professeure permanente à l'Université Internationale de Casablanca (Maroc), professeure vacataire à l'École Normale Supérieure de Casablanca et doctorante au Laboratoire Genre, Éducation, Littérature et Médias – Université Hassan II de Casablanca.

Dans les littératures maghrébines d'expression française, la tradition se déploie moins comme un héritage figé que comme une mémoire vernaculaire incarnée, transmise par les corps, les gestes et les pratiques rituelles issues des cultures populaires. Cette communication propose d'interroger la tradition comme un savoir vivant, inscrit dans des gestes tels que la *lila*, les rituels domestiques féminins, les pratiques de protection du corps (*amulette*, *silence rituel*, *retrait*), les récits de *jnoun*, les chants de transe, ou encore le

rapport symbolique au *seuil*, à la *maison* et à la *terre* (espaces de passage, d'ancrage et de mémoire).

L'analyse s'appuie sur un corpus maghrébin francophone composé de *La Boîte à merveilles* d'Ahmed Sefrioui, *La Nuit sacrée* de Tahar Ben Jelloun et *L'Interdite* de Malika Mokeddem. Ces œuvres donnent à voir des corps féminins et enfantins au cœur de dispositifs rituels et symboliques où la tradition agit comme une mémoire souterraine, à la fois contraignante et protectrice. Les gestes ordinaires, les croyances populaires et les espaces domestiques y deviennent des formes de transmission non institutionnelles, permettant la survie, l'adaptation et la résistance face aux violences historiques, coloniales et patriarcales.

Le corps y apparaît comme une véritable archive vivante (« le corps comme lieu de mémoire », perspective postcoloniale), dépositaire de savoirs situés, souvent disqualifiés par l'épistémologie occidentale. En mobilisant les apports de la critique postcoloniale (Spivak, Mbembe), des études de genre (Butler, Wittig), de l'anthropologie culturelle (Descola) et de l'écocritique (Haraway), cette communication montrera que la littérature maghrébine francophone reconfigure la tradition comme une force dynamique, capable d'articuler folklore, identité et écologie culturelle. Loin d'une opposition binaire entre tradition et modernité, les œuvres étudiées révèlent une tradition en mouvement, pensée comme stratégie de résistance et de continuité du vivant dans les espaces francophones postcoloniaux.

Communication 23 – Justin Cédric Maalouf et Samira Belyazid

Université de Moncton, campus d'Edmundston, Canada

« Le tatouage : De la tradition à la “post-modernité” »

Justin Maalouf est présentement professeur agrégé en management et marketing à l'Université de Moncton, campus d'Edmundston. Il possède une maîtrise en intelligence d'affaires de HEC Montréal et un doctorat (Ph.D.) en management de la même institution. Il a également été chargé de cours et assistant de recherche pendant de nombreuses années à HEC Montréal, et a participé à la création d'un cours en ligne pour le programme de certificat. Au niveau de la recherche, ses domaines d'intérêt sont la prosomation et la culture de la consommation.

Samira Belyazid est Professeure titulaire à l'Université de Moncton – Campus d'Edmundston (Canada), titulaire d'un doctorat obtenu à la Sorbonne (Paris Descartes). Ses recherches s'inscrivent dans le cadre de l'Analyse du discours médiatique, Transculturalité et Raciolinguistique.

Selon le Dictionnaire de la langue française, le mot « tatouage » est originaire du marquisien « tatu » qui veut dire « marquage de la peau » ou du tahitien « tatau », de « ta » qui signifie « inciser ». Cette pratique existe au moins depuis 5000 ans et était traditionnellement (mais pas uniquement) un marquage codé de l'identité collective. Les règles étaient strictes quant au choix du motif, de sa couleur, de sa forme, de la partie du corps qui doit être tatouée, et surtout de l'âge où l'on doit ou non se faire tatouer et des circonstances s'appropriant à ce rituel.

Au crépuscule de la post-modernité, cette pratique ancestrale est devenue un phénomène social en pleine croissance, dans des milieux culturellement et ethniquement très divers. Dans presque tous les pays, les tatoueurs ont pignon sur rue et le tatouage est devenu le symbole d'une société individualisée où chacun est libre de choisir son motif, l'emplacement sur son corps, la couleur, les circonstances et l'âge où il décide de se tatouer.

Le projet global dans lequel s'inscrit notre communication vise à 1) approfondir la question du tatouage comme un symbole identitaire collectif, un mode de communication et de transmission dans les sociétés traditionnelles, en s'appuyant sur le tatouage traditionnel pratiqué dans certains pays comme le Maroc ; 2) le comparer avec son nouveau visage dans les sociétés « post-modernes » où il renaît comme une forme de « (Ré)appropriation » identitaire et culturelle d'un savoir-faire ancestral (Rees, 2021). Comme le rapportent de nombreux auteurs (De Mello, 2000 ; Wiener, 2004 ; Oksanen et Turtiainen, 2005 ; Rees, 2021), le tatouage moderne n'a pas qu'une simple fonction ornementale et esthétique, mais il est de plus en plus une forme d'expression et de construction de soi permettant de commémorer différents événements marquants au niveau identitaire et personnel (Featherstone *et al.*, 1990) ; 3) explorer la réception et l'interprétation du tatouage post-moderne (Oksanen et Turtiainen, 2005) en comparaison avec le tatouage traditionnel dont il est parfois le prolongement ; 4) le but étant de comprendre la (Ré)appropriation de ce mode d'expression et de communication, adopté par des personnes de tous âges, de toutes les conditions sociales et dans tous les milieux. Le tatouage étant devenu dans ses formes et ses motifs modernes un nouveau « langage universel », in fine, il s'agira de saisir les modes de transmission de cette pratique dans un monde globalisé où les valeurs traditionnelles ont cédé la place à des valeurs nouvelles dites « modernes » ou « post-modernes » (Featherstone, 2007).

Communication 24 – Zahir Sidane

Université de Béjaia, Algérie

« Tradition rhizomatique : déchirure historique et renouvellement esthétique chez Nabile Farès »

Dans les littératures maghrébines francophones, la tradition est fréquemment pensée comme un héritage culturel destiné à assurer la continuité identitaire et la transmission mémorielle. L'œuvre de Nabile Farès invite toutefois à déplacer cette perspective en interrogeant les modalités mêmes de la transmission dans un contexte marqué par la violence de l'histoire coloniale. Loin de signifier l'effacement de la tradition, l'écriture farésienne en donne à lire une forme profondément reconfigurée, travaillée par la rupture, le fragment et le silence.

Cette communication se propose de montrer que la déchirure qui affecte la tradition chez Nabile Farès ne relève pas uniquement d'un constat de perte ou de pessimisme historique, mais constitue également un puissant moteur de création littéraire. La fragmentation du récit, l'instabilité de la voix narrative et l'opacité relative du langage apparaissent ainsi comme les conditions d'émergence d'une esthétique singulière, où la tradition, devenue difficilement transmissible selon ses formes anciennes, se réinvente dans et par l'écriture. La tradition ne disparaît pas : elle circule autrement, sous forme de traces, de résonances et de tensions, appelant de nouvelles formes d'intelligibilité.

Notre analyse mettra donc en lumière la manière dont l'œuvre assume la fracture historique tout en la transformant en principe poétique. Il s'agira de montrer que l'écriture farésienne fait de la crise de la transmission non pas un simple symptôme, mais un lieu de renouvellement esthétique, où la tradition, loin d'être figée ou nostalgique, devient dynamique, critique et créatrice. La littérature apparaît ainsi comme l'espace privilégié d'une tradition en mouvement, capable de se reconfigurer face aux bouleversements de l'Histoire.

14 octobre 2026

PATRIMOINES, TRADITIONS AUTOCHTONES ET RÉÉCRITURE FÉMININE

Conférence 3 – Anne Régent-Susini

Université Sorbonne Nouvelle Paris 3

« D'une tradition l'autre : peuples autochtones et missionnaires jésuites en Nouvelle-France au XVII^e siècle »

Anne Régent-Susini est Professeure de littérature française à l'université Sorbonne Nouvelle, directrice de l'équipe de recherche « Formes et Idées de la Renaissance aux Lumières » (FIRL) et directrice de la collection « Textes littéraires français XVII^e siècle » chez Droz. Elle travaille notamment sur le discours religieux (et notamment les écrits de la Nouvelle-France), sur l'histoire des émotions, sur l'écriture de l'histoire et sur la construction de la mémoire. Elle a consacré plusieurs livres à Bossuet et à l'éloquence sacrée, et son dernier ouvrage personnel vient de sortir sous le titre *Le Marbre et la Cendre. L'oraison funèbre (1640-1715)*. Parmi les collectifs qu'elle a co-dirigés, on peut citer un volume sur les histoires dites « universelles » : *Universal history and the Making of the Global*, ainsi que *Regards sur l'âme en Nouvelle-France : Histoire des spiritualités individuelles et collectives en espace colonial*.

Les écrits jésuites de la Nouvelle-France, qui racontent, d'un point de vue européen, les contacts s'établissant entre divers peuples autochtones et des missionnaires catholiques, permettent d'envisager la *tradition*, non comme un contenu ou une répétition à l'identique, mais comme le cœur de toute une gamme d'interactions mobilisant à divers degrés l'*agency* des différents acteurs. À partir d'un corpus polygénérique du XVII^e siècle (*Relations*, dictionnaires bilingues, récits biographiques), trois types d'opérations, conscientes ou non, seront analysés. D'abord un partage nominal imposé par l'histoire même du lexique, qui réserve alors le mot *tradition* à la langue juridique ou à la religion chrétienne et relègue toute autre pratique religieuse au rang de *coutume* ou de *superstition*. Ensuite un jeu de miroirs, où chaque tradition ne peut lire l'autre qu'à travers ses propres catégories – processus par lequel l'altérité est à la fois rencontrée et manquée. Enfin, un nouage par lequel certains acteurs associent, dans une même sémiotique corporelle notamment, deux traditions – dynamique créative dont on explorera plusieurs modalités : nouage stratégique, nouage polémique, nouage suspendu, nouage réciproque.

Session 9 – Réécrire la tradition : mémoires et innovations africaines

Président de session : Eddy Banaré

Communication 25 – Laté Lawson-Hellu

Western University, Canada

« La refondation éthique de la tradition chez Félix Couchoro »

Laté Lawson-Hellu est Professeur titulaire de littérature francophone à l'Université Western, au Canada. Ses recherches portent sur la question du discours et de l'idéologie, et sur la question épistémologique de la résistance dans l'expression littéraire. Il compte, au nombre de ses publications, un essai, *La Modernité. Perspective francophone et écosophique* (2021), une monographie, *Roman africain et idéologie. Tchicaya U Tam'Si et la réécriture de l'histoire* (2004), un ouvrage collectif, *Littérature et impôt. Problématique et représentations dans les littératures française et*

francophones (2002), l'édition en trois volumes des *Œuvres complètes* de l'écrivain Félix Couchoro (2005-2006), et la coordination de dossiers thématiques de la revue *Les Cahiers du GRELCEF* et de la revue *Recherches Francophones*. Sa recherche en cours porte sur la question du plurilinguisme dans l'œuvre romanesque de l'écrivain Félix Couchoro et sur la problématique écosophique de la modernité occidentale.

Dans son roman *La Dot, plaie sociale* (1966), l'écrivain francophone d'Afrique subsaharienne Félix Couchoro (1900-1968), met au pilori la tradition de la dot dans le référent culturel de son écriture littéraire. Une première lecture thématique conclurait à son rejet de telle tradition, au nom de la liberté de choix, l'amour, qu'il confère en agentivité à son personnage. La communication proposée voudrait reprendre une telle lecture dans la perspective écosophique, ou philosophique écologique, qui promeut l'intégrité de la vie, du vivant. Dans une telle lecture, qui devient l'hypothèse de la réflexion, l'écrivain relève ainsi dans la tradition ce qui y fait entrave à la vie, le souci de l'argent et du paraître, autant de maux de la modernité, pour envisager une reconfiguration du cas de tradition présenté, la dot, dans le souci du bien-être de l'individu, pierre angulaire de la collectivité. C'est la reconstruction postcoloniale que propose également, de la sorte, l'écrivain pour son espace culturel qui a eu à pâtir des torts de l'histoire coloniale. Il en va, en somme, du dynamisme intrinsèque qu'il connaît, en figure gérontocratique épistémologique, à la tradition, en soi.

Communication 26 – Ange-Frédéric Koffi

University of the Western Cape, Cape Town / École Cantonale d'Art de Lausanne, Suisse

« Reconfigurer la tradition : pratiques visuelles contemporaines et héritages poétiques francophones »

Ange-Frédéric Koffi est historien, commissaire d'exposition et artiste-chercheur. Il vit et travaille entre l'Afrique, l'Europe et l'Océanie. Formé à la Haute École des Arts du Rhin (France), à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne (France), à l'École Cantonale d'Art de Lausanne (Suisse) et à l'University of the Western Cape (Afrique du Sud), il est membre associé du laboratoire Institut des langues et des littératures européennes (UR 4363) de l'Université de Haute-Alsace (France). Il est commissaire de la Biennale de la photographie de Mulhouse 2026 (France), lauréat 2026 du prix de la critique et du commissariat de l'Association pour la diffusion internationale de l'art français (ADIAF) et vient d'être nommé co-commissaire des 15^{èmes} Rencontres de Bamako. Ses recherches portent sur l'histoire et la théorie de la photographie, la sémantique et la phénoménologie de l'image, et les régimes de monstration des productions visuelles africaines. Il a publié dans *Kronos* et *Médiévales*, et est intervenu à l'African Literature Association, à l'African Studies Association of Africa, à la Humboldt-Universität zu Berlin (Allemagne) et à l'École normale supérieure de Rabat (Maroc).

Quelle fleur de sang éclore dans la prairie de la nuit ? (Jean-Joseph Rabearivelo)

J'ai oublié la nuit : ce titre, choisi par Joël Andrianomearisoa pour représenter Madagascar à la Biennale de Venise en 2019, pose un paradoxe. Comment représenter un territoire, une culture, une mémoire, en les « oubliant » ? Ce geste – oublier Madagascar pour mieux en « faire venir l'âme » – ouvre une question plus large : comment les pratiques visuelles contemporaines francophones reconfigurent-elles, à partir de matrices poétiques et littéraires, ce que la tradition croyait être la tradition ? Non plus transmission linéaire d'un héritage figé, mais oubli actif, silence productif et matérialité sensible.

Cette communication interroge la manière dont l'œuvre d'Andrianomearisoa – notamment *J'ai oublié la nuit* (2019) et *Litanie des horizons obscurs* (2024) – entre en dialogue avec la poésie malgache qui l'a formé : Jean-Joseph Rabearivelo, Élie Rajaonarison, Maurice Ramarozaka. Rabearivelo écrivait simultanément en malgache et en français, traduisant ses propres poèmes d'une langue à l'autre ; Andrianomearisoa tresse papier, textile et néon dans des installations qui « murmurent » plutôt qu'elles n'expliquent. Tous deux partagent une poétique de l'opacité (Glissant), entendue non comme refus de sens, mais comme stratégie relationnelle face à l'histoire coloniale. La tradition opère ici comme écologie de la mémoire : elle ne se préserve pas, elle se transmute.

Cette approche résonne plus largement avec certaines poétiques photographiques contemporaines francophones qui, par l'archive fragmentaire et la lenteur des procédés, déplacent la transmission du registre discursif vers celui de la matière. En nous inscrivant dans une réflexion sur la géopolitique des savoirs (Kisukidi) et les modes de monstration des productions de l'Océan Indien, nous montrerons que tradition et modernité ne s'opposent plus dans ces œuvres : elles se conjuguent dans des gestes – tresser, broder, suspendre, photographier – qui font du silence et de la nuit des protocoles actifs de résistance face à l'accélération capitaliste et à la violence de l'histoire coloniale.

Session 10 – Savoirs, mémoire et réécriture dans les littératures africaines

Présidente de session : Carole Atem

Communication 27 – Cheryl Toman

The University of Alabama

“African Solutions to African Problems in the Environment: Nadia Origo's *Voyage d'Aurore*”

Cheryl Toman est actuellement Professeure de français et cheffe du Département des Langues Modernes et Classiques à l'Université d'Alabama. Pour ses recherches, elle se concentre sur les écrivaines francophones d'Afrique Centrale et du Sahel. Elle est l'autrice de trois monographies ainsi que la directrice de plusieurs collections. Elle a bénéficié deux fois d'une bourse Fulbright, elle était titulaire de la Chaire « Genre » de l'Institut du Genre du CNRS et elle est Officier de l'Ordre des Palmes Académiques.

Gabon is rich in forests that are disappearing. A Gabonese geographer but also a novelist, Nadia Origo published *Voyage d'Aurore* (2007) demonstrating strong beliefs in the geographer's duty to argue for the protection of the rainforest and to lobby against the exploitation of nature. Once employed in a multinational corporation, Origo discovered that her footprint was relatively small, and she felt that she could champion environmental issues in a more influential way through writing literature. Self-identifying as an *auteure engagée*, Origo blends her passion for presenting Gabon's environmental issues with an awareness of the science behind the realities. Infusing geography and ecology into a literary work, Origo succeeds in prolonging an important debate. Climate activist Scarlett Westbrook points out that people of color “are frequently disregarded by mainstream activists in favor of stories from the future that fail to recognize that these communities do not exist in a monolith” (Metro, 2021). Origo created a text that combines literature, history, culture, and environment to assemble Black initiatives from an Afrocentral perspective. In her work as an author, Origo insists on changing the lens through which Africans are being “read.” Her writings consistently ensure that

francophone Africans are telling their own stories and her words affirm the authority that Africans have to analyze what is happening in their societies. When they do this, ecological preservation becomes a different conversation. In “Why the World Needs an African EcoFeminist Future,” Fatimah Kelleher states that African female activists are fighting back, but “they are also offering visions of alternative development models that demand both gender and economic justice.” This analysis of *Voyage d’Aurore* illustrates how the ecofeminist movement has had its failures in the West while African women have continued to pick up the slack.

Communication 28 – Fath Scarel Kumbe Manduku Dibongui

Université Bordeaux Montaigne

« Tradition au Gabon : du rite initiatique à la guérison dans la nouvelle *L’Enfant des Masques* de Ludovic Obiang »

Fath Scarel Kumbe Manduku Dibongui s’intéresse à l’écriture sous toutes ses formes – littéraire, critique et théorique – et mène des recherches sur la « fantafritude », c’est-à-dire le fantastique africain. Docteur en littératures française, francophone et comparée, il est membre associé de l’unité de recherche Plurielles (UR 24142) de l’Université Bordeaux Montaigne. Spécialiste de la littérature gabonaise, notamment du genre de la nouvelle, il consacre ses recherches au fantastique, à la tradition, à la spiritualité et aux religions africaines, en particulier celles du Gabon, ainsi qu’aux questions liées au féminisme.

Il est notamment l’auteur des articles suivants : « Sexualité féminine : entre pouvoir et soumission dans le roman *Cueillez-moi, jolis messieurs* de Sandrine Bessora », paru en 2025 dans *Cahier de la recherche africaine* ; « Le fantastique comme hétérotopie : théorie et représentation dans la nouvelle “Un arbre en travers de la route” de Ludovic Obiang », à paraître aux Presses universitaires de Bordeaux dans *Épistémologies africaines et afrodiasporiques : stratégies d’affranchissement intellectuel dans les aires culturelles dites francophones et lusophone*, tome 2 (dir. Soraya Lani, Luana Antunes Costa et Noël Bertrand Boundzanga). Il a également contribué à plusieurs ouvrages collectifs, parmi lesquels *Nos vers en vert* (GNK Éditions Gabon, 2021), *Les vers de la vie* (GNK Éditions Gabon, 2022) et *Mê l’Ange* (GNK Éditions Gabon, 2022).

Cette communication propose d’explorer un corpus appartenant à la littérature et aux sciences humaines dans lesquels se pose, à travers différents angles, la question du rapport entre l’écriture et la tradition. Plusieurs questions seront abordées, chacune liée à la nouvelle de Ludovic Obiang, *L’enfant des Masques*, parue en 1999. L’ouvrage fait l’hypothèse que l’approche théorique permet de répondre à la question de l’identité culturelle. Traiter de la tradition dans l’œuvre africaine, et particulièrement gabonaise, c’est répondre aux questions suivantes : la valeur de la tradition (comment partir de la culture pour (re)définir une tradition, un mode de communication, une appartenance ?), l’ésotérisme et l’occultisme (peut-on parler d’ancrage socioculturel ou de vecteurs de cohésion entre le monde matériel et l’immatériel ?), enfin la question du mimétisme (doit-on / peut-on considérer la littérature gabonaise comme un reflet de sa société ?). Il s’agira donc de croiser une approche postcoloniale de la littérature et une réflexion plus générale sur l’horizon d’attente d’une œuvre par rapport à une société, une culture, ou une mémoire. Cela permettra d’étudier de façon transversale un ensemble de pistes et de problématiques visant à fournir aux lecteurs des outils pour penser la question de la tradition en Afrique, et plus spécifiquement au Gabon, comme un projet culturel.

Communication 29 – Delphine Toumanou

Université de Maroua, Cameroun (doctorante)

« La poétisation des pratiques culturelles dans quelques romans de Kolyang Dina Taiwé : une lecture stylistique de la datation traditionnelle et des savoir-faire artistiques »

Pour exprimer leur âme nègre, les écrivains francophones font face aux contraintes qui les obligent à domestiquer cette langue en puisant certaines expressions dans leurs lieux sources, ce qui singularise les modes d'expressions qu'on y trouve. Ainsi, les romans de Kolyang Dina Taiwé touchent la sensibilité par leur effet réel à travers la poétisation des valeurs traditionnelles africaines, plus précisément tupuri de l'Extrême-Nord Cameroun. Le savoir-faire artistique et la façon de dater africains sont au centre de cette réflexion à travers la transposition lexicale et sémantique, le signal écologique, la position des astres, le cycle climatique, des mémoires collectives, des généalogies des chants, danses rituelles et proverbes. Ce qui érige le vécu quotidien en une représentation symbolique où se lisent les traces du passé, se vit le présent, et se projette le futur. En nous servant de la méthode d'analyse stylistique, nous avons utilisé un cadre théorique combinant, l'ethnostylistique et la stylistique expressive qui nous ont permis de situer ces textes dans le contexte culturel qui a façonné ses formes expressives. Cette analyse démontre comment les savoir-faire artistiques et le calendrier oral fonctionnent comme une piste de résilience culturelle permettant non seulement de se positionner entre tradition et modernité, mais aussi de briser les barrières des préjugés autour des valeurs africaines. Elle pose la question du fait littéraire et culturel dans les œuvres francophones, la revalorisation du paradigme de la tradition. Elle ouvre en outre des perspectives pour l'intégration des savoir-faire autochtones dans des discours contemporains et laisse aux lecteurs un héritage où le climat se fait poétique, où le temps n'est plus une suite chronologique chiffrée, mais une succession des symboles et des sensations historiquement redatés sur un modèle ancré dans la tradition.

Communication 30 – Charlotte Mackay

Monash University, Australie

« L'intime comme lieu de résistance : l'autofiction graphique postcoloniale face à la guerre d'indépendance du Cameroun »

Charlotte Mackay est maître de conférences en langues européennes (études françaises et francophones) à l'Université de Monash, en Australie. Ses recherches portent sur la littérature contemporaine écrite par des écrivaines francophones d'Afrique subsaharienne, avec un intérêt particulier pour les enjeux de mémoire, de traumatisme, de genre et d'identité. Elle est l'auteur d'une monographie et a publié plusieurs chapitres d'ouvrages collectifs ainsi que des articles dans des revues scientifiques consacrés aux œuvres de l'écrivaine franco-camerounaise Léonora Miano et de l'écrivaine franco-sénégalaise Fatou Diome. Ses travaux actuels s'attachent à l'étude des représentations littéraires de la guerre d'indépendance du Cameroun dans les œuvres d'écrivaines camerounaises contemporaines.

Parmi les nombreux épisodes de grande violence qui caractérisent le passé impérial de la France, celui de la guerre d'indépendance du Cameroun se distingue par son absence marquée dans la conscience collective française et dans la mémoire officielle camerounaise. Pays au passé colonial particulièrement alambiqué, le Cameroun a été le théâtre d'une guerre sanglante opposant les partisans de l'indépendance du territoire aux forces militaires françaises et camerounaises. Il s'en est suivi une politique intransigeante d'effacement des figures du nationalisme camerounais, ainsi que des crimes commis à

leur rencontre, dans les annales de l'histoire au Cameroun comme en France. Cette contribution se propose d'examiner la mémoire tue de la lutte pour l'indépendance du Cameroun telle qu'elle se manifeste dans un roman graphique d'Annick Kamgang intitulé *Les enfants du pays : un thriller au cœur de la guerre de décolonisation du Cameroun* (2025). Née au Cameroun dans les années 1980, Kamgang a fait le pari de l'autofiction en façonnant la trame narrative de son œuvre autour de son histoire personnelle, marquée par l'absence de son père et par la découverte tardive de l'engagement de ce dernier auprès des indépendantistes et des opposants. Cette communication mettra en exergue les stratégies narratives qui font du roman graphique autofictionnel – dont l'hybridité inhérente, due à sa construction texte-image, est enrichie par l'inclusion de photographies de Kamgang et de sa famille – un vecteur particulièrement efficace pour analyser et transmettre « les effets de la colonisation et de la résistance à cette oppression sur l'identité de l'individu et de la nation ». Enfin, la communication positionnera cet ouvrage comme une forme innovante d'autofiction postcoloniale, inscrite dans un mouvement plus large de réhabilitation de l'histoire du nationalisme camerounais auquel participent tout particulièrement les écrivaines contemporaines de la diaspora camerounaise.

Session 11 – Langues, oralité et patrimoines culturels

Présidente de session : Sandrine Berthiaume

Communication 31 – Long Ao

Université de Nankin, Chine

« Les “contre-lectures” de Gilles Deleuze : repenser la tradition critique »

Ao Long est Professeur assistant de littérature française à l'Université de Nankin en Chine. Il a soutenu en 2019 sa thèse intitulée *La critique littéraire de Gilles Deleuze* et a obtenu son doctorat en littérature comparée à Sorbonne Université. Il a traduit une quinzaine d'ouvrages en chinois, dont *Rimbaud le fils* de Pierre Michon, *Le Royaume* d'Emmanuel Carrère, *Été* d'Albert Camus et *La communauté revisitée*, recueil d'articles académiques sous la direction de Rémi Astruc.

Cette présentation propose une analyse des « contre-lectures » développées par Gilles Deleuze dans le champ de la critique littéraire, en les replaçant dans leur contexte théorique et polémique. Alors que Deleuze est aujourd'hui largement mobilisé comme une « boîte à outils » conceptuelle appliquée directement aux textes littéraires, cette étude s'attache à remonter en amont de ses lectures afin de mettre en lumière leur dimension fondamentalement critique à l'égard des paradigmes dominants de son époque.

À travers l'examen de ses lectures de Kafka, de Sacher-Masoch et de Michel Tournier, cette communication montre que les notions deleuziennes – telles que la « littérature mineure », la « différence » ou la reconfiguration d'« autrui » – fonctionnent moins comme des catégories descriptives que comme des dispositifs de résistance théorique. La lecture de Kafka s'inscrit ainsi contre l'hégémonie psychanalytique, celle de Sacher-Masoch contre les discours sur la domination, et celle de Tournier contre la philosophie sartrienne de l'altérité.

En confrontant Deleuze à ses « rivaux » théoriques, cette étude vise à dégager les matrices conceptuelles que ses contre-lectures cherchent à subvertir, tout en interrogeant leur portée dans la critique littéraire. Elle pose en particulier la question suivante : dans quelle mesure une stratégie de lecture fondée sur la contradiction et la subversion peut-elle,

paradoxalement, contribuer à la canonisation d'une œuvre et à la reconfiguration de la tradition critique ? Ou simplement, peut-on canoniser par contredire la tradition ?

Communication 32 – Christelle Chaillou

CNRS / Centre d'Études Supérieures de civilisation médiévale de Poitiers

« La chanson médiévale et médiévalisante au Québec : tradition et pratiques culturelles contemporaines »

Le *revival* médiéval québécois peut être analysé comme une modalité contemporaine de réactivation de la tradition dans l'espace francophone. Les formes de médiévalisme québécoises ne relèvent pas d'une simple continuité de celles présentes sur le sol français ou européen, mais d'une reconfiguration située de la tradition, adaptée à des usages culturels contemporains propres au Québec.

Dans ce contexte, la réécriture du Moyen Âge fonctionne moins comme une restitution historique que comme un paradigme culturel mobilisable, activé dans des pratiques collectives telles que les fêtes médiévales, les concerts – de la chanson « médiévale » au *viking metal* – et les jeux de rôle grandeur nature. La tradition s'y manifeste comme un ensemble de pratiques, de codes et de formes artistiques transmis, appropriés et transformés, dans un cadre francophone marqué par la circulation des héritages culturels. La musique médiévale ou médiévalisante, et plus particulièrement la chanson, occupe une place centrale dans cette dynamique. Elle structure les dispositifs performatifs et participe à la transmission d'un imaginaire culturel partagé, fondé sur des logiques de récréation plutôt que sur la recherche d'une authenticité historique. L'usage d'instruments reconstitués ou modernes, le choix des répertoires et les modalités d'interprétation contribuent ainsi à penser la tradition comme un processus vivant, inscrit dans le présent et adapté à un contexte culturel spécifique.

Cette communication se propose d'étudier les formes de réappropriation de la chanson médiévale et médiévalisante, texte et musique, dans le contexte culturel francophone du Québec, à partir notamment d'enquêtes de terrain.

Communication 33 – Jean Ntakirutimana

Brock University, Canada

« Esthétique d'une glottophagie : Interférence linguistique français-kirundi comme source d'inspiration en musique traditionnelle au Burundi »

Le Dr. **Jean Ntakirutimana** est linguiste et Professeur de français au Département des langues modernes, littératures et cultures de l'Université Brock, et membre actif de plusieurs associations locales, nationales et internationales de recherche. Ses centres d'intérêt incluent les questions relatives au contact des langues et des cultures, le multilinguisme et les problèmes des langues en situation minoritaire.

Cette présentation analysera la structure phonostylistique d'un morceau de musique burundaise qui mélange des paroles en kirundi, en français et en une sorte d'interlangue kirundi-français, dans une chanson accompagnée par *inaanga*, un instrument de musique traditionnelle octacorde, proche de la cithare occidentale.

L'un des paradoxes esthétiques majeurs de la chanson en question est que sa thématique essentielle est justement un sarcasme qui vise à tourner en dérision l'interférence dominante de la langue française dans des actes de communication qui – parce que destinés à des personnes burundaises ne comprenant pas le français – devraient normalement se faire strictement dans la langue nationale kirundi.

Je montrerai aussi comment les structures phonologiques du kirundi prennent la revanche en phagocytant le lexique français jusqu'à le faire sonner comme du kirundi, ce qui donne à la chanson cette sonorité d'une fluidité spéciale conforme au genre musical accompagné par inaanga.

Communication 34 – Ndeye Ba

Toronto Metropolitan University, Canada

« Tradition en passage : langues, pratiques et réactualisation vernaculaire dans l'espace francophone (sénégalais) »

Dr. **Ndeye Ba** est professeure agrégée au Département de Langues, Littératures et Cultures à l'Université métropolitaine de Toronto au Canada, où elle est également directrice du programme Langues et relations interculturelles. Elle est titulaire d'un doctorat en littérature et cultures comparées de l'Université Western. Ses recherches interrogent la manière dont la langue et la littérature reflètent et reconfigurent les réalités sociales, en mettant l'accent sur le plurilinguisme, les dynamiques postcoloniales, l'équité linguistique et la mémoire. Ancrés dans les études africaines et caribéennes, ses travaux mettent en lumière les relations entre expression littéraire, histoire et formes de résistance dans des contextes postcoloniaux et diasporiques. Elle est la directrice de « Autochtonies et espaces francophones » (*Recherches Francophones*, 2024) et co-directrice de « Le postcolonial et les écritures francophones : pertinence et état des lieux » (*Voix Plurielles*, 2021). Ses travaux ont été publiés dans *French Cultural Studies*, *Recherches Francophones*, *Voix Plurielles*, *l'African Journal of Literature and Humanities*, *Lettres et Langues*, ainsi que chez McGill-Queen's University Press, entre autres.

Cette communication propose de penser la tradition non comme un héritage figé, mais comme un processus de passage et de transformation vivante dans l'espace francophone contemporain. En élargissant la notion de tradition au-delà des formes patrimoniales, il s'agit de l'envisager comme un ensemble dynamique de pratiques linguistiques, culturelles et discursives traversant les langues, les genres et les contextes sociaux.

Dans un premier temps, la notion de passage est abordée comme traversée de frontières (entre langues, registres et espaces symboliques) mettant en lumière les modalités par lesquelles la tradition se reconfigure au contact de circulations interculturelles et de contextes plurilingues. Cette perspective permet d'interroger la tradition comme un lieu de négociation permanente entre continuité et réinvention, plutôt que comme un simple legs du passé.

Dans un second temps, la communication s'intéresse au discours politique sénégalais contemporain, où le wolof occupe une place centrale dans la mise en scène et la transmission de références traditionnelles. Les noms de partis politiques relèvent de pratiques langagières variées : certains prennent la forme d'acronymes issus du français mais investis de sens en wolof (PASTEF), tandis que d'autres sont directement empruntés au wolof (SOPi), mobilisant des lexèmes porteurs de valeurs sociales et symboliques fortement ancrées. À travers une approche croisant sociolinguistique, sémiotique et études culturelles, l'analyse montre comment ces choix lexicaux participent à une réactualisation vernaculaire de la tradition dans l'espace public.

En articulant ces dimensions, la proposition interroge la tradition en contexte francophone comme un processus de passage, façonné par des dynamiques linguistiques et politiques, et pleinement inscrit dans la modernité.

Session 12 – Tradition, créolité et réécritures féminines

Présidente de session : Charlotte Mackay

Communication 35 – Jennifer Boum Make

Georgetown University, Washington DC

« Réhabilitation des “sorcières” et ré-existence féminine : Questionner la fabulation narrative dans *La Prophétie des sœurs-serpents* d’Isis Labeau-Caberia »

Jennifer Boum Make est Professeure associée dans le Département d’études françaises et francophones de Georgetown University, à Washington DC (USA). Ses recherches portent sur les littératures et les cultures des Outre-mer français, les héritages du colonialisme, les études du *care* et les humanités médicales. Son premier ouvrage, *Decolonial Care: Reimagining Caregiving in the French Caribbean* (Rutgers University Press, 2025), examine les liens entre les héritages coloniaux et les dynamiques du *care* dans les Caraïbes françaises, en proposant une perspective décoloniale sur les pratiques du *care*. Elle est également co-directrice de l’ouvrage collectif *Graphic Narratives of Resistance: Advocating for Representation and Social Justice in French-language bandes dessinées* (Edinburgh University Press, 2025). Elle est cofondatrice du collectif *Kwazman Vwa*, qui propose des échanges avec des écrivain.es contemporain.es des Caraïbes.

Dans *La Prophétie des sœurs-serpents* (2022), Isis Labeau-Caberia entrecroise les voix de quatre personnages féminins inscrits dans des espaces spatio-temporels distincts. Naïlah ouvre le récit en 2016 lors de vacances en Martinique chez sa grand-mère, tandis que Funmilayo, prêtresse yoruba, Nònoum, ancêtre kalinago, et Rozenn, paysanne bretonne, sont toutes trois situées au 17^e siècle, moment charnière de la fracture coloniale. Le récit s’amorce lorsque Naïlah découvre une tache sur son épaule, marque corporelle qui se révèle être le réceptacle d’une prophétie. Par celle-ci, elle se voit projeter dans le 17^e siècle, investie d’une mission : apaiser une « terre en colère de toutes les maltraitements que lui infligent les *Pfrancé* » (colons français ; 160).

C’est alors que Naïlah intègre le fil temporel des trois autres personnages. Leur mise en relation s’opère dans le cadre d’un exercice de fabulation narrative, qui permet la rencontre entre des expériences séparées par le temps, la géographie et les régimes de savoir. La qualification récurrente de ces différents personnages comme « sorcières » (à comprendre tout d’abord péjorativement) révèle la persistance d’un destin féminin construit depuis l’extériorité de l’expérience vécue des femmes et marqué par la marginalisation. Cependant, l’exercice de fabulation, qui permet de rassembler ces personnages dans l’espace narratif, interroge simultanément la possible survivance de savoirs et de pratiques au départ relégués aux marges de la légitimité épistémique. Dans cette communication, je propose de questionner l’espace de fabulation ainsi déployé comme stratégie de réparation à la fois narrative et politique, rendant visibles des subjectivités et des régimes de savoir longtemps invisibilisés.

Plus particulièrement, le parcours de Naïlah, initialement décrite comme détachée de la terre d’*Ioüanacaéra* (nom kalinago de la Martinique utilisé tout au long du roman) et de l’histoire coloniale de la région, incarne ce processus de ré-apprentissage par sa réclamation des « voies secrètes d’*Ioüanacaéra* » (369). Ainsi, comment la fabulation historique, d’après Saidiya Hartman, peut-elle fonctionner comme un geste d’invention, ou plutôt de réveil, à la fois politique et intime, fondé sur une réconciliation avec des savoirs traditionnels longtemps dénigrés ou réduits au silence ? Il s’agira d’interroger les modalités de réhabilitation, de réclamation et de transmission de ces savoirs, en

particulier à travers la recomposition de la figure de la « sorcière », pièce maîtresse d'un projet de « ré-existence » décoloniale, pour reprendre la terminologie d'Adolfo Achinte.